LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE



Festival
“ SAND et CHOPIN en SEYNE ”
4 conférences : 23-26 août 2017

Le Filet du pêcheur
Hors-série N°1
Prix 3 €
C.P.P.A.P. N° 0418G88902
I.S.S.N. N° 0758 1564



« Les AMIS de LA SEYNE ANCIENNE et MODERNE »
« Les Laurières »
543, route des gendarmes d'Ouvéa
83500 **LA SEYNE-SUR-MER**
Président: Bernard ARGIOLAS
06 10 89 75 23
argiolas.bernard@neuf.fr



Le Filet du Pêcheur
Hors-série N°1

LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Président : Bernard ARGIOLAS.
Directrice de la publication : Charlotte PAOLI.
Réalisation : Bernard ARGIOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.
Illustrations : Bernard ARGIOLAS.
Mise en page : Germaine LE BAS.
Photographies : Collections privées ou internet libre de droits.
Adresse e-mail : lefiletdupecheur.asam@gmail.com

LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

C'est avec un grand plaisir que nous avons répondu à la proposition de Chrystelle Di Marco et Gabriel Boz de participer à la nouvelle édition du Festival "SAND et CHOPIN en Seyne", du 23 au 26 août 2017. Vous trouverez dans ce hors-série du *"Filet du Pêcheur"* le texte intégral des quatre conférences. Elles ont connu un grand succès, puisqu'elles ont fait chaque soir salle comble !!! Vous pourrez lire ci-après le résumé de chacune d'entre elles.

***"George SAND, une femme d'exception"*, par François TRUCY.**
"La plupart des gens se souvient de George SAND pour son œuvre et pour certains aspects plus ou moins excentriques de sa vie privée. Mais ce n'est pas tout. Si son non conformisme et la liberté de ses mœurs lui ont toujours valu beaucoup de critiques acerbes et une réputation détestable dans les milieux bourgeois, la force et la permanence de ses engagements politiques lui en provoquèrent autant dans les milieux conservateurs et légitimistes de l'époque. Pour nous, aujourd'hui, quand on regarde se dérouler sa vie, on reste effaré par le nombre d'hommes, artistes de renom, écrivains, politiques, qu'elle a séduit, attiré et conquis même si tous n'ont pas été ses amants. Qu'elle n'en n'ait gardé près d'elle aucun, donne à son existence un aspect dramatique qui ne vous échappera pas. Ajoutons que le séjour, qu'elle dit "enchanteur", qu'elle fit à Tamaris en 1862, et qu'elle raconta avec tant de bonheur, explique la fidélité de l'attachement des Seynois à notre grande écrivaine".

***"Un carnaval manqué, SAND et MUSSET à Venise, juin 1833-mars 1835"*, par Bernard HAMON.**
"En juillet 1834 SAND et MUSSET, déjà célèbres, devinrent amants. Elle, mariée et mère de famille, avait 30 ans, lui pas encore 24. Pour couper court aux ragots, ils quittèrent Paris pour Venise. Ils ne se doutaient pas qu'ils allaient devenir les acteurs de l'un des plus célèbres drames d'amour de l'histoire du romantisme".

***"SAND et CHOPIN à Majorque, Paradis et enfer, novembre 1838-février 1839"*, par Bernard HAMON.**
"Pour ménager la santé de CHOPIN, le couple décide de passer l'hiver à Majorque. A Palma, CHOPIN, SAND et ses enfants s'émerveillent des paysages et des floraisons. Cependant l'animosité des majorquins les font s'exiler dans une Chartreuse isolée. Le froid, la pluie puis la situation devenue critique de CHOPIN, les obligeront à quitter précocement leur asile dans des conditions très difficiles pour regagner la France".

***"George SAND - CHOPIN, une relation complexe"*, par Gilbert PAOLI.**
"En 1838, lors d'un séjour à Nohant, au début des amours de George SAND et de CHOPIN, DELACROIX commence une toile qui les représente tous deux. CHOPIN est l'idole des salons parisiens et G. SAND un écrivain célèbre depuis 1830. Huit ans passent et c'est la rupture. Comme un symbole de l'échec du couple, le tableau jamais achevé est découpé après la mort du peintre. Le fragment représentant CHOPIN est aujourd'hui au Louvre, celui représentant *G. SAND à Copenhague"*.

Bien amicalement,

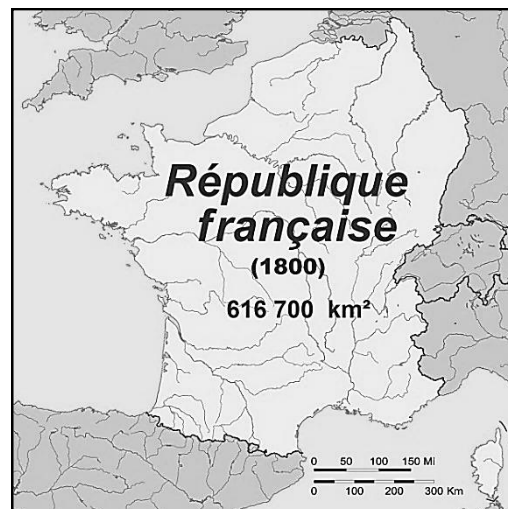
Bernard ARGIOLAS.

Sommaire

Conférence du 23 août 2017.

" GEORGE SAND : UNE FEMME D'EXCEPTION "

Par François TRUCY.



En 1804, voici la France où va naitre Aurore Amandine DUPIN. Le territoire de la République Française fait 616 700 km^2, passablement agrandi par les conquêtes engagées par les Jacobins soucieux d'exporter la Révolution Française en Europe. Puis, avec l'Empire Napoléonien elle culminera en 1812 avec 860 000 km^2.

Cette France politique est celle du Consulat, le régime politique issu du Coup d'Etat du 18 brumaire de l'An VIII au cours duquel Napoléon BONAPARTE et ses amis renversèrent un Directoire à bout de souffle. S'il y avait bien en théorie trois consuls BONAPARTE, SIEYÈS et DUCOS, il était évident que Napoléon BONAPARTE en était le personnage principal. Le physique du jeune général est très impressionnant.



Napoléon BONAPARTE

Cet homme veut le pouvoir et il en prendra les moyens. A peine un mois s'était-il écoulé qu'une réforme de la Constitution, celle de l'An VIII, désignait BONAPARTE comme Premier Consul avec d'immenses pouvoirs qu'il emploiera, en particulier, à rétablir la paix intérieure pour mettre fin aux divisions, et à conclure la paix avec l'Autriche et le Royaume- Uni.

Paradoxe : il rétablit l'esclavage que la Révolution avait supprimé !

L'œuvre du Consulat entre 1799 et 1804 fut considérable, et traduit l'évolution d'un Pays qui est sorti profondément bouleversé par la Révolution. En quelques mois la France est réorganisée ; elle devient centralisée sous la coupe des préfets, les personnels de justice ne sont plus élus mais désignés, création de la Banque de France, du Franc germinal et du Code Civil. Au bilan également du Premier Consul : la signature du Concordat avec la Papauté, la création des lycées… et de la Légion d'Honneur. Aurore DUPIN va naitre dans un pays qui est encore en pleine Révolution et à la recherche d'un nouvel équilibre qu'il faudra attendre encore longtemps car l'Empire, maintiendra jusqu'en 1815 la France et l'Europe dans un état de tension maximale.

Vous connaissez tous George SAND ; elle se nommait en réalité Amandine, Lucile, Aurore DUPIN.

Elle naquit le 1er juillet 1804, c'est-à-dire plus précisément le 12 messidor de l'An XII de la toute jeune République Française *une et indivisible* comme il était dit et écrit à l'époque, république qui a déjà disparu depuis le 18 mai 1804 date à laquelle un *sénatus-consulte* avait instauré l'Empire au profit de Napoléon BONAPARTE.

Un mot de ses ascendants : de son grand-père, Louis Claude DUPIN, seigneur FRANCUEIL (1715-1786) qui était fermier général, poste fort important sous l'Ancien Régime et qui consistait à percevoir tous les impôts destinés au roi. DUPIN DE FRANCUEIL avait épousé en secondes noces Marie Aure DE SAXE, fille naturelle du maréchal DE SAXE.

De ses grands-parents, c'est cette grand-mère qui aura le plus d'importance pour George SAND… nous le verrons.



Louis Claude DUPIN DE FRANCUEIL

Celle-ci dira plus tard de son vieil époux *"Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale jusqu'à sa mort."*

Messieurs, qui ne souhaiterait pareille épitaphe pour lui-même ?

Louis DUPIN même une vie fastueuse, très au-dessus de ses moyens et meurt, laissant à Aure une succession difficile et des affaires embrouillées. Scrupuleusement elle s'acquitte de toutes les dettes et se retrouve dans une situation qu'elle dit modeste mais qui comprend cependant une rente de 75 000 livres (soit 863 000 €).



Marie Aure DE SAXE

Ceci lui permet, en pleine période révolutionnaire, d'acquérir en août 1793 pour un million d'euros, un lieu qui les marquera tous, le château de Nohant, petite commune de l'Indre. Le Premier Empire français est né en 1804 et Aurore DUPIN quelques semaines après et Napoléon BONAPARTE a été couronné empereur des Français le 2 décembre 1804. Quelques mots des parents de notre héroïne : de son père, Maurice DUPIN DE FRANCUEIL (1778-1808) (Maurice en mémoire du maréchal DE SAXE).



Parfaitement élevé, l'homme a le goût des arts, de la musique (il joue du violon à la perfection) et pour autant il embrasse la carrière des armes car il a été enrôlé à 20 ans en 1798 dans les armées de la Révolution. Brigadier, sous-lieutenant, nommé à l'Etat-Major, promu lieutenant à Marengo, le camp de Boulogne de l'Armée d'Angleterre en 1803. La Pologne, Eylau, aide de camp de MURAT, l'Italie, l'Espagne au moment de la Guerre d'indépendance espagnole. De retour en France avec MURAT il arrive à Nohant fin août 1808 et… meurt à 30 ans dans un accident de cheval. Il va épouser une dénommée Sophie Victoire DELABORDE. De la mère d'Aurore il y a beaucoup à dire. Dans le lit de Maurice DUPIN, Sophie Victoire DELABORDE assure une lourde succession. Maurice avait engrossé une Catherine CHATIRON servante à Nohant, mais avait refusé de reconnaitre le petit Hippolyte qui sera élevé à Nohant par la grand-mère de George SAND. Hippolyte (son demi-frère) sera (presque) toujours le compagnon chéri d'Aurore. Attaché plus tard à l'Ecole de cavalerie de Saumur il la quittera avec le grade de maréchal des logis. Nous le retrouverons plus tard…Après d'autres liaisons, plus ou moins agrémentées d'enfants, Maurice DUPIN rencontra Sophie Victoire DELABORDE au cours de la campagne d'Italie où elle *"accompagnai"* un officier des subsistances. Cette *"fille à soldats"*, cette *"coureuse"*, (comme l'appellera sa belle-mère) quitte son officier pour Maurice DUPIN et, de ce jour, le suivit partout. Ils s'épouseront enfin au bout de trois ans, alors qu'elle est *"grosse à pleine ceinture"*, mais clandestinement et à l'insu d'Aure DE SAXE avec laquelle Maurice ne se réconciliera qu'après la naissance d'Aurore qui survint un mois seulement après le mariage. La vie de Sophie avant sa rencontre avec Maurice avait été plutôt agitée : petite fille d'un marchand d'oiseau, fille d'un tenancier, maitresse d'un certain VANTIN dont elle avait un enfant. Des nombreuses liaisons qui avaient suivi sa libération de la prison Saint-Victor, elle avait eu un deuxième enfant en 1799. Le portrait, on ne peut plus édifiant, que vous voyez ici ne correspond donc pas trop à ce comportement plutôt leste. Mais ceci explique bien pourquoi, à la mort de Maurice DUPIN, Aure DE SAXE disputa à Sophie, sa mère, l'éducation d'Aurore. Aurore DUPIN ne vécut pas grand choses des campagnes napoléoniennes, des victoires d'Austerlitz, Eylau, Wagram, de l'apogée de l'Empire, des défaites qui suivirent la Campagne de Russie, des 100 jours, de Waterloo et de la deuxième abdication de l'empereur. Elle vivra par contre la Restauration. La grand-mère d'Aurore, Aure DUPIN DE SAXE, est une femme exceptionnelle, un personnage : lettrée, cultivée, libre penseuse, admiratrice de VOLTAIRE et de Jean Jacques ROUSSEAU, cette fille de la noblesse vit arriver la Révolution et en favorisa les débuts, quitte à en subir, comme beaucoup d'autres nobles ou notables, les coups et les contre coups. Cette grand-mère prodigue à Aurore la plus grande attention et lui fait connaitre aussi : ARISTOTE, CONDILLAC, MONTESQUIEU, Blaise PASCAL, Jean DE LA BRUYERE, MONTAIGNE mais aussi VIRGILE, MILTON, DANTE et William SHAKESPEARE…



Maurice DUPIN DE FRANCUEIL



Sophie Victoire DELABORDE



George SAND

Aurore grandit à la campagne où elle mène une vie champêtre qui inspirera grandement ses romans mais elle étudie les sciences et le latin et c'est bien à Nohant et auprès de sa grand-mère qu'elle commença à devenir George SAND, une femme infiniment cultivée.
Une fille de bonne famille s'élève au couvent ! Du 18 janvier 1818 au 12 avril 1820, Aurore DUPIN vécut au couvent des Dames Augustines anglaises situé au 23 de la rue des Fossés Saint-Victor tout près de la Porte éponyme.



Elle en dit cela dans ses mémoires :
"Tout était anglais dans cette maison, le passé et le présent et quand on avait franchi la grille, il semblait qu'on eut traversé la Manche".
Elle dit aussi qu'elle était absolument cloitrée mais n'en souffrait nullement et s'offrit même une crise de mysticisme qu'elle qualifie de *"dévotion calme, ferme et enjouée"*. Elle sort de là à seize ans, belle fille brune aux grands yeux, avec une solide connaissance de l'anglais, du goût pour les amitiés féminines et une religiosité diffuse qu'elle conservera toujours. Or, elle reçoit des cours dans *"la chambre des cloitres qui avait servi de prison à sa mère et à sa grand-mère"*. En effet, ce qui est extraordinaire c'est que sa mère Sophie Victoire avait été incarcérée avec sa sœur dans ce même couvent des Dames Augustines anglaises transformé sous la Terreur en prison (comme la plupart des édifices religieux et des collèges de Paris) pour avoir chanté des couplets contre-révolutionnaires.
Tout aussi extraordinaire, sa propre grand-mère y avait été aussi incarcérée au mois de novembre pour avoir tenté de dissimuler dans une cachette d'un mur une grande quantité d'argenterie et de bijoux.
D'autres y avaient caché des papiers hautement compromettants. Des amis sûrs étaient parvenus à extraire ces documents faute de quoi le sort de madame DUPIN eut été réglé de la façon que l'on sait sous la Terreur car on y aurait trouvé la preuve que l'honorable grand-mère, si favorable aux idées révolutionnaires, avait cependant contribué à un prêt secret au comte d'Artois, alors émigré. Ces dames augustines, elles, avaient été emprisonnées parce que religieuses et de surcroit anglaises, le couvent avait dont connu toutes les vicissitudes du temps : perquisition, arrestations, expulsions, déportations, toutes persécution qui ne cessèrent qu'en février 1795.
Depuis cette date le pensionnat avait rouvert et la communauté connaissait une importante croissance.
Après cet intermède religieux, Aurore regagna Nohant, chez sa grand-mère, qui après d'âpres négociations avait arraché sa tutelle à sa mère Victoire. Et reprit cette vie de Nohant si pleine, si intelligente que sa grand-mère savait créer pour elle. Si elle court à cheval avec les jeunes gens du village, elle lit et réfléchit beaucoup; elle devient une vraie enfant du siècle. Mais la santé de Marie Aure décline et celle-ci veut assurer l'avenir de sa petite fille. Pour cela elle nourrit le projet de la marier à l'un de ses cousins Auguste VALLET DE VILLENEUVE, homme d'une très grande importance comme vous le montre son CV. Mais il a 43 ans et Aurore n'en n'a que 16 ! Arrêtons ! Après une attaque d'apoplexie, Marie Aure meurt en février 1821. Elle a au préalable confié la tutelle de sa petite fille au frère aine d'Auguste, le comte René VALLET DE VILLENEUVE, propriétaire du château de Chenonceau mais elle avait fait en outre un testament qui vint confirmer pleinement l'antagonisme qu'elle nourrissait à l'encontre de Victoire.
Victoire, frustrée, en proie à une colère démentielle, insulta la mémoire d'Aure, la personne de René VALLET et exigea d'emmener sa fille avec elle. La rupture qui en résulta entre les deux familles éloigna Aurore de Nohant jusqu'à la rencontre qu'elle fit chez des amis de François Casimir DUDEVANT, avocat à la cour, riche héritier potentiel… mais bien ordinaire, un peu goujat et un tantinet ivrogne. Ils n'ont rien et ils n'auront jamais rien de commun mais elle est mise en demeure de l'épouser alors qu'elle y répugne fort puisqu'elle rompt ses fiançailles à plusieurs reprises. Il a 27 ans, elle en a 18. Ils se marient enfin le 17 septembre 1822 et personne n'oublie de régler soigneusement les ressources d'Aurore qui, sous le régime dotal, conserve sa fortune de 500 000 francs tandis que Casimir est présumé lui verser une rente de 3 000 francs par an.



George SAND



Casimir DUDEVANT

Si le couple fabrique deux enfants, et Maurice nait en 1823, il n'en est pas plus solide pour autant. L'année suivante, pour un motif futile, Casimir gifle en public une Aurore qui réalise chaque jour tout ce qui la sépare de son mari. Au point, en 1825, de vivre une brève mais passionnante affaire de cœur toute platonique avec un séduisant et intelligent avocat Aurélien DE SÈZE. Ils ont entre eux une correspondance importante mais leurs rencontres sont rares et puis SAND a retrouvé à Nohant un ami d'enfance.



Maurice



Stéphane AJASSON DE GRANDSAGNE

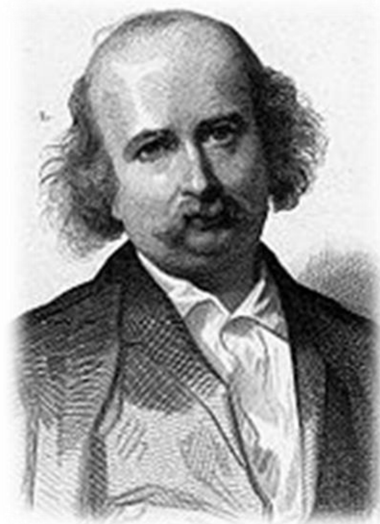
Les amours platoniques ! Cela va un instant ! Et en 1828, SAND vivra avec un jeune médecin Stéphane AJASSON DE GRANDSAGNE une liaison nettement plus conséquente dont la notoriété démantibule encore davantage son couple au point que la naissance de sa fille Solange restera empreinte d'incertitude, les bonnes et mauvaises langues s'accordant pour en attribuer la paternité au beau Stéphane.

Dans l'année qui suivit Aurore va publier ses tout premiers ouvrages. Ce sont douze petites œuvres en prose dont la première *"Le voyage chez monsieur Blaise"*, récit d'un voyage autour de Nohant, met en valeur et son amour pour son Berry natal et pour les amis dont elle sait s'entourer… dont elle saura toujours s'entourer… tout du long de sa vie.



Solange

Casimir devient odieux, s'adonne à la boisson, aux amours ancillaires. Le couple n'existe plus et Aurore veut conquérir son indépendance et gérer elle-même ses biens. Le divorce n'existant qu'en accord mutuel, elle obtint du tribunal une séparation à son profit devant laquelle Casimir consent à lui verser la rente de 3 000 francs prévue lors du mariage. Grosse déception de plus : Hippolyte, le frère bien aimé, a pris le parti de Casimir avec lequel il partage le goût de la bouteille et des fêtes. Aurore a la tête ailleurs : elle a amorcé une idylle avec Jules SANDEAU jeune romancier et auteur. Elle veut le rejoindre à Paris. On est en 1830. Au cours des trois journées des 26, 27 et 28 juillet (Les trois glorieuses), une insurrection parisienne en forme de révolution a chassé le roi CHARLES X qui était sur le trône depuis 16 ans et mis en place… une monarchie constitutionnelle (appelée Monarchie de Juillet) pour LOUIS PHILIPPE. L'engagement politique d'Aurore DUPIN date de ce moment : elle a soutenu un candidat républicain, elle restera jusqu'au bout sur cette ligne. Et c'est au cours de tout ce vacarme, le 30 juillet, qu'elle a rencontré Jules SANDEAU et cette rencontre marquera sa vie. En janvier 1831, SAND le rejoint à Paris. Elle a 19 ans.



Jules SANDEAU

L'existence que mène SAND avec Jules et ses amis berrichons, artistes ou non, est une vraie vie de bohème dans un Paris où triomphe un romantisme post révolution de juillet, vécu par une jeunesse qui porte des costumes extravagants. Dans ces conditions, maintenant, qu'elle a obtenu de la préfecture de police de l'Indre une autorisation de travestissements, ne vous étonnez pas de lui voir adopter sa célèbre tenue masculine : pantalon, redingote guérite, cravate en laine et chapeau de feutre mou. Après avoir un temps laissé ses deux enfants Maurice et Solange à leur père à Nohant, elle les récupère tous les deux et alterne ses résidences à Paris et Nohant…



Aurore et Jules SANDEAU affichent leur liaison, deviennent journalistes et écrivent en commun *Rose et blanche* sous le nom de Jules SAND. Mais quand elle écrira en 1832 son premier roman *Indiana*, Jules la laissera seule pour le signer George SAND car elle garde le Sand de Sandeau et adopte comme prénom George parce qu'en berrichon un *georg*e signifie *"celui qui travaille la terre"*. Elle parle d'elle au masculin et se fait appeler "le Petit George".



ALFRED DE MUSSET

L'année suivante SAND rompt avec Jules SANDEAU coupable d'une infidélité ; un SANDEAU dépassé par le style et le rythme de vie de George SAND laquelle, de son coté, en a assez de Jules – trop peu satisfaisant physiquement et intellectuellement. Quand le célèbre photographe NADAR fixera plus tard le portrait de Jules SANDEAU celui-ci aura bien vieilli… mais il aura été reçu à l'Académie Française. Ne perdons pas de temps : 1833 est là, Jules est parti, bienvenue à Alfred DE MUSSET… pour une brève et tumultueuse liaison. Aurore le rencontre le 17 juin. Fin juillet ils sont amants et le poète s'installe quai Malaquais chez Aurore. S'il versifie admirablement, il dessine aussi Aurore et le fait bien. Ils partent ensemble en Italie, gagnent Venise où ils logent au Daniéli mais Aurore est sérieusement malade et pendant 15 jours MUSSET en profite pour s'abandonner à tous les plaisirs, à fréquenter des grisettes et se voit refuser la porte d'Aurore furieuse de son inconduite. MUSSET malade à son tour, Aurore fait appel à un jeune médecin Pietro PAGELLO… dont elle s'éprend. Le Dr PAGELLO soigne MUSSET et s'occupe activement de George. MUSSET stoïque, rentre en France mais revoit et reconquiert Aurore deux mois après. Pietro PAGELLO jaloux rentre en Italie tandis que MUSSET et Aurore continuent une liaison orageuse entrecoupée de plaintes et de récriminations. Ils rompent enfin le 6 mars 1835. Durant cette courte et orageuse aventure les deux écrivains ne perdent pas leur temps : George SAND écrit les romans *Lelia, Aldo le rimeur, Jacques,* et un journal intime qu'elle dédiera à MUSSET mais qui ne sera publié qu'à titre posthume. Alfred DE MUSSET écrira beaucoup : *les Caprices de Marianne* (affaire PAGELLO), *Lorenzaccio, Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour…*





Michel ***DE BOURGES***

En 1835 les relations entre Aurore et Casimir DUDEVANT son époux s'enveniment. Casimir est en plein dérive. Il s'est lancé dans des affaires pour le moins hasardeuses et George craint qu'il ne la ruine. Elle entreprend donc des procédures pour s'en protéger et consulte pour cela le célèbre avocat républicain de Paris Louis MICHEL, dit Michel DE BOURGES. En mai elle est sa maitresse et commence une double passion amoureuse et politique dans laquelle Michel DE BOURGES convertit la républicaine Aurore aux idées socialistes.

A sa façon, George SAND s'engage à fond et transforme son appartement en un cercle républicain; un cercle aussitôt très surveillé par la police. Michel gagne le procès d'Aurore et lui jure de vivre avec elle… à ceci près qu'il est marié et compte bien le rester car il a peur de sa femme et un peu aussi de la forte personnalité d'Aurore. Leurs relations se détériorent et leur liaison prend fin en juin 1837. George SAND dédie sa sixième *Lettre d'un voyageur* à son ami *Everard,* nom qu'elle a donné à Michel DE BOURGES. Cette séparation est douloureuse et déstabilise George SAND et les liaisons qui suivent seront sans lendemain : Félicien MALLEFILLE, le précepteur de son fils (pourquoi aller chercher loin ce que l'on a sous la main ?), Charles DIDIER ou l'acteur Pierre BOCAGE qui restera son ami. Depuis un certain temps, MUSSET a présenté George au virtuose Franz LISZT. Le pianiste est enthousiasmé par les idées saint-simoniennes et admire George SAND, mais, pour autant, la relation qui s'établit entre eux restera purement amicale. Intervient ici l'abbé Félicité DE LAMENNAIS qui connait un parcours ecclésiastique un peu singulier, traitant l'Evangile à sa façon plus philosophique et politique que religieuse. Il est excommunié. Mais George SAND le choque avec ses théories sur le mariage. Et les enfants ? Ils sont là tout de même ! Maurice a 13 ans, Solange en a 8. LAMENNAIS et LISZT introduisent George SAND dans le milieu parisien des musiciens et des écrivains; elle en tire le meilleur profit et, dès 1834, avec l'abbé LAMENNAIS. En août 1836, George SAND, avec ses enfants, rejoint à Genève Franz LISZT qui s'y trouve avec Marie D'AGOULT qui vient, pour lui, de quitter son mari. George SAND aime la passion qui unit ses amis.



Franz Liszt

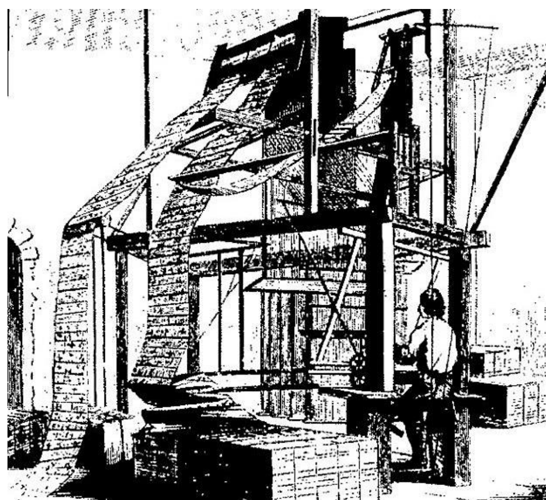
En octobre George s'installe à Paris à l'Hôtel de France où résident Frantz LISZT et Marie D'AGOULT. Dans le salon de la comtesse D'AGOULT se rassemblent LAMENNAIS, HEINE, Michel DE BOURGES, Charles DIDIER, CHOPIN, mais en février 1837 ils vivent à Nohant. Il règne entre tous ces gens une grande effervescence de création : George dédie à LISZT sa septième *Lettre d'un voyageur* et Franz lui offre ses trois premières *Lettres d'un bachelier ès musique.* De fait, tout part en morceaux. L'amitié entre George SAND et Marie D'AGOULT s'est refroidie tandis que la passion entre LISZT et Marie D'AGOULT laisse la place à une rupture fracassante dont cet article de presse vous fait percevoir l'intensité. En 1844, après dix ans de bonheur passionné le couple a explosé quand LISZT, en lisant indiscrètement le journal intime de Marie, découvrit les vrais sentiments qu'elle nourrissait à son égard. *"Vous n'êtes qu'un Don Juan parvenu"* lui crie-t-elle. Franz LISZT et Marie D'AGOULT n'iront pas plus loin ensemble.



Auguste Sainte-Beuve

George SAND, depuis qu'elle a commencé à goûter aux passions politiques, est toujours restée attachée aux idées réformatrices, mais, comme en littérature, elle est sans cesse à la recherche de mentors et de conseillers.

A telle enseigne que si le critique et écrivain Charles Auguste SAINTE-BEUVE a déjà été son confident pendant les années MUSSET, il le devint dans le domaine politique. L'énorme procès, en avril 1835, des 10 000 (je dis bien dix mille !) insurgés de la révolte des Canuts, lui fournit l'occasion de rejoindre l'opposition républicaine et de s'exprimer haut et fort. Un mot de cette révolte des Canuts (de ces révoltes… car il y en eut deux en 1831 et 1834). Dans Lyon, capitale de la soie, des milliers d'ouvriers tisseurs qui travaillent la soie à la main (les canuts) sont exaspérés par l'apparition des métiers Jacquard, machines qui les concurrencent durement et *"leur ôtent le pain de la bouche"*. Les aléas des marchés, la politique salariale des marchands déclenchent une première insurrection. Les insurgés trouvent des armes, se rendent maitres de Lyon et la répression par l'armée sera féroce : 169 morts répartis entre les militaires et les insurgés. Différente, la révolte de 1834 est le fruit d'une très importante exploitation de la situation par l'opposition républicaine. Là encore, des combats féroces opposent les insurgés aux troupes que le ministre de l'Intérieur Adolphe THIERS jette sur la ville : 321 morts. La haine est dans les cœurs des Lyonnais; on retrouve celle de 1793 quand les Lyonnais fédéralistes luttaient contre la Convention Nationale. La répression de FOUCHÉ elle aussi avait été terrible. Comme à Bordeaux, à Toulouse, à Marseille… sans parler de Toulon. Face aux échecs des révoltes, George SAND s'interroge, questionne SAINTE-BEUVE sur la question sociale ; il l'oriente vers deux hommes de doctrine : Pierre LEROUX et Jean REYNAUD. Avec l'écrivain et philosophe Pierre LEROUX, George SAND peut poser ses questions. Ils seront liés par une profonde amitié et une profonde estime réciproque. Elle est subjuguée par l'homme et par ses idées, elle *"ne jure que par lui"* tandis que lui trouve auprès d'elle une importante aide matérielle. Avec les apports de Pierre LEROUX, les synthèses tirées des dogmes de J.J. ROUSSEAU, du saint-simonisme, de Michel DE BOURGES et de LAMENNAIS, George SAND ne peut supporter la grande misère du peuple et se construit sa propre philosophie. Très longtemps elle sera passionnée par les idées républicaines et démocratiques que lui inspirent tous ces hommes politiques du temps : Alexandre MARTIN, Auguste BLANQUI, Armand BARBÈS, Pierre LEROUX, Vincent RASPAIL. On retrouve l'esprit de LEROUX dans un grand nombre d'œuvres de George SAND : *Consuelo, Procope le grand, le Péché de monsieur Antoine, Horace, le compagnon du Tour de France…*





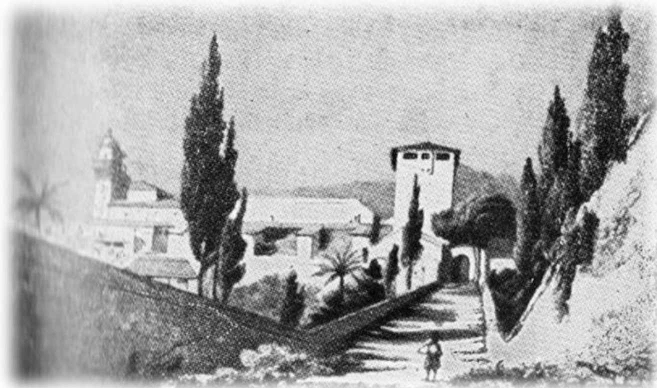
Pierre LEROUX

Pour ce dernier ouvrage, mais aussi pour *le Péché de monsieur Antoine* et pour *Le Meunier d'Angibaut*, elle fut clouée au pilori et vilipendée par le clergé, la bourgeoisie et la noblesse qui lui reprochaient d'avilir les lois de la morale élémentaire. En 1841, George SAND fondera avec Pierre LEROUX et Louis VIARDOT la *Revue Indépendante.* En trois ans elle y publiera sept romans et quelques articles et elle se lie avec des poètes prolétaires, comme le poète maçon Charles PONCY de Toulon (que vous retrouverez bientôt) et bien d'autres dont l'existence vient conforter la théorie de LEROUX du progrès continu de l'humanité. Avec tous ces hommes que je viens de citer, il ne semble pas qu'il y eu avec George SAND autre chose que des échanges intellectuels. Cela nous change ! Nul besoin, George a rencontré Frédéric CHOPIN fin 1836 par le truchement de Frantz LISZT et de Marie D'AGOULT. Passion ! Passion !



Frédéric CHOPIN

En 1838 CHOPIN rejoint George et ses enfant à Majorque qui les enchante mais le séjour est bourré de difficultés: CHOPIN soufre d'une phtisie qui provoque la peur des Majorquins. De site en site le voyage se prolonge fait de découvertes passionnantes et de tracasseries des Majorquins qui s'irritent de ne pas voir les amants assister aux cérémonies religieuses. Finalement c'est dans deux cellules voisines de la Chartreuse de Valldemosa que les amants passèrent les meilleurs moments de ce séjour et CHOPIN, en dépit d'un inconfort majeur et d'un vieux piano local (le Pleyel n'arriva de Paris que bien trop tard), travailla beaucoup et écrivit la majeure partie de ses *Préludes*. Mais son état de santé empirait chaque jour et le 11 février 1938, un mois et demi après, ils quittent Majorque. A Barcelone, l'état de santé de CHOPIN se détériore encore. A Marseille il se rétablira et en mai tout le monde regagne Nohant pour l'été. C'est à cette époque qu'Eugène DELACROIX peint le double portrait des nouveaux amants. Le couple partage son temps entre Nohant et Paris et la santé de CHOPIN fait que leur relation devient une simple relation mère-fils mais grâce à Frédéric, George fréquente beaucoup d'artistes et des musiciens comme Giacomo MEYERBEER. A Nohant la dégradation de la santé de CHOPIN fait de lui un compagnon tyrannique que n'aime pas Maurice DUDEVANT, le fils tandis que CHOPIN et Solange entretiennent en permanence des conflits au sein de la famille. Quelle ambiance ! Un méli-mélo familial déprimant, rarement entrecoupé de moments de détente autour du piano de CHOPIN et du petit théâtre des enfants que partagent les familiers du lieu que sont Emmanuel ARAGO, le politicien républicain et Louis BLANC journaliste et historien. Autour de CHOPIN, qui partira pour Paris, les malentendus se succèdent et un différent au sujet de Solange dont CHOPIN est manifestement tombé amoureux a fini de séparer le couple qui battait de l'aile. Mais ces artistes ne perdent pas leur temps pour si peu. CHOPIN, à Nohant, a écrit *les Nocturnes, la Sonate funèbre, sa Barcarolle opus 60, la Polonaise héroïque op. 53 et bien d'autres œuvres.* Et pendant ce temps, George SAND a écrit *La Mare au diable, François le Champi et les Maîtres sonneurs.* En 1847, tandis qu'un projet de mariage de Solange avec un hobereau berrichon est patiemment construit par George SAND, sa fille fait la connaissance à Paris du sculpteur Auguste CLÉSINGER. Solange s'entiche du sculpteur, rompt ses fiançailles à quelques jours de la signature du contrat de mariage, affronte sa mère… et elle épouse son Auguste CLÉSINGER. Deux mois plus tard, le couple, très endetté, réclame une aide financière à la romancière... qui la refuse. Auguste se prend de bec avec Maurice et SAND met à la porte les mariés. Devant un tel salmigondis CHOPIN rompt et quitte Nohant. Comme pour une multitude des autres protagonistes de SAND, celle-ci s'inspirera en 1868, de la personnalité de sa fille dans sa *Mademoiselle Merquem.* SAND s'engage de plus en plus en politique. Elle fréquente tous les grands démocrates de l'époque ; elle connaissait Pierre LEROUX et Félicité DE LAMENNAIS, elle découvre Armand BARBÈS. En 1844 elle fonde un journal local, l'Eclaireur de l'Indre, dans lequel elle publie nombre d'écrits comme *Les ouvriers boulangers de Paris*, lettre d'un paysan de la Vallée Noire, Pétition pour l'organisation du *travail*, et trois articles sur la politique et le socialisme. La même année, quand Louis BLANC, qui est devenu son ami, le lui demande, elle collabore à sa revue "La Réforme" et y publie la réception de SAINTE-BEUVE à l'Académie. En 1848 elle écrira son *Election de Louis Napoléon BONAPARTE à la présidence de la République*. En républicaine convainque, elle s'est réjoui de la chute du roi LOUIS PHILIPPE et de la fin de la Monarchie de Juillet. La deuxième République est proclamée et dès mars 1848 SAND est à Paris pour participer aux nouveaux journaux républicains qui sortent.





Auguste CLÉSINGER

A la suite de graves émeutes, les dirigeants socialistes Auguste BLANQUI, Armand BARBÈS, Vincent RASPAIL et Pierre LEROUX sont arrêtés. Désappointée, SAND se retire à Nohant et y séjourne un an sous la protection d'Alexandre LEDRU-ROLLIN alors qu'on la presse de quitter la France pour se mettre à l'abri. L'insurrection de 1848 échoue, écrasée par l'armée de CAVAIGNAC et SAND, lassée, met un terme à son militantisme après avoir créé et animé un journal "La Cause du peuple" qui disparaitra après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 au cours duquel Louis Napoléon BONAPARTE s'empare du pouvoir avec la création du Second Empire. Devant la répression massive qui suivit (arrestations, déportations, censure) SAND multipliera les interventions au profit des prisonniers politiques, écrira à BONAPARTE, obtiendra deux audiences, plaidera pour une amnistie générale… mais en vain.

Tous les démocrates, y compris BAKOUNINE, la tenaient en haute estime. La République et ses idées sont laminées mais le sinistre n'est pas qu'en politique. *"Mon cœur est un cimetière"* dit SAND, pour qui la rupture avec sa fille Solange en 1847 est un véritable drame. Et autour d'elle les disparitions se multiplient : sa petite fille Jeanne à l'âge de 6 ans, son demi-frère chéri Hippolyte CHATIRON (dévasté par l'alcool), son amie très *très* proche l'actrice Marie DORVAL, Frédéric CHOPIN son ancien compagnon. A existence cruelle, des pensées sombres et SAND a déjà écrit *"La vie est une longue blessure qui s'endort rarement et ne se guérit jamais".*



Alexandre MANCEAU

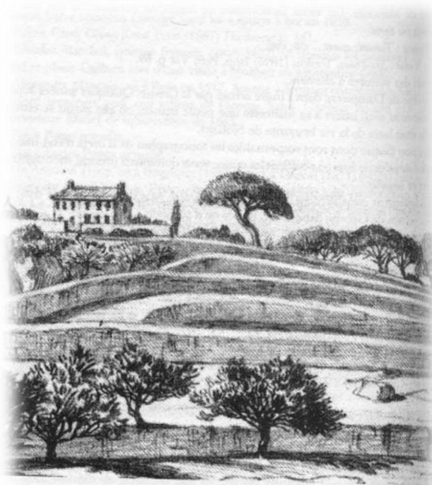
De son demi-frère Hippolyte elle dit : *"Dès l'âge de trente ans il entra avec acharnement dans un système de suicide où son caractère se dénatura, où ses facultés s'éteignirent, où son cœur s'aigrit".* Un naufrage. Nous sommes à Noël 1849 et elle vient d'achever *La Petite Fadette,* quand, à Nohant, son fils Maurice lui présente un ami Alexandre MANCEAU, graveur et auteur dramatique. Une nouvelle liaison va bouleverser sa vie : il a 32 ans, elle en a 47; elle est célèbre, il ne l'est point; il est d'extraction modeste, elle est descendante du maréchal DE SAXE, mais il est d'une grande prévenance pour cette femme qu'il admire et s'est parfaitement intégré au milieu de Nohant. *"Oui ! Je l'aime lui ! Je l'aime de toute mon âme. [...] je suis comme transformée [...]"* dit George SAND.

SAND s'installe dans une relation apaisée et Alexandre MANCEAU sera durant 15 ans son amant et son secrétaire. Si cette situation incite MANCEAU à tenir un journal où il raconte toute la vie de ce couple hors normes, elle est tout aussi profitable pour SAND qui "produit " énormément; n'écrit-elle pas près de cinquante ouvrages dont vingt romans et des pièces de théâtre ?

Il faut que je vous parle du voyage que George SAND effectua chez nous en 1861. En octobre George (qui a 57 ans) avait été foudroyée par une attaque de typhoïde, maladie potentiellement mortelle dans un temps où il n'existait aucun traitement pour cette maladie.

Si elle avait réchappé en quelques jours elle en était restée terriblement affaiblie et son médecin ne voyait comme solution pour son rétablissement qu'une convalescence prolongée dans le midi de la France.

Ne pouvant affronter un voyage d'hiver en train elle attendit le printemps et se mit à chercher un lieu de villégiature qui soit adapté à ses moyens financiers apparemment problématiques.



Pour autant elle désirait une demeure spacieuse dotée d'un service parfait car elle prévoit de ne pas y venir seule et d'y recevoir beaucoup.

Son ami Charles PONCY, (40 ans) le poète maçon toulonnais, écarta Nice et Cannes beaucoup trop chers, lui conseilla Tamaris et la mit en contact avec mon arrière-grand-père, Antoine Bienvenu TRUCY, qui possédait là une bastide ***Les Tamarins***, restée célèbre depuis pour les Seynois. George SAND arrive à Toulon le 18 février, quelques années à peine après l'ouverture de la voie ferrée, accueillie par les PONCY et les TRUCY et loua *Les Tamarins* de février à mai où elle passa avec Maurice et MANCEAU quelques mois absolument charmants tant les lieux et les gens du Var lui plaisaient. Elle souffrait visiblement de dépression, mais ne cessa d'effectuer, chaque jour où elle n'était pas malade, des promenades remarquables, arpentant et explorant sans relâche : Toulon, la Seyne, La Valette, le Revest, le cap Sicié, Hyères, le Brusc, Janas, la vallée du Gapeau… Curieuse de tout : des gens de chez nous qu'elle découvrait et appréciait, des mœurs locales, des plantes qu'elle herborisait… Le soir, harassée, elle transcrivait toutes ses découvertes dans des notes. Maurice, qui a 36 ans, reproduit sur ses toiles force paysages du terroir seynois et toulonnais. Si elle a amené avec elle sa servante préférée Marie CAILLAUD, elle recrute sur place une cuisinière, l'excellente ROSINE, une blanchisseuse, le cocher MATHERON, sans compter un factotum chargé des courses et de faire acheminer l'abondant courrier de George. Dans des conditions assez spartiates : éclairage à la chandelle, absence de sanitaires et un mobilier plus que succinct rien ne l'a rebuté. Son *"Voyage"* dit *"du Midi*" et le roman *"Tamaris "* qu'elle tira de cette aventure représentent pour nous des reportages incomparables sur un terroir dont nous avons hérité mais qu'elle nous a narré mieux que personne en disant sans cesse son enchantement de découvrir un pays idéalement beau.



Antoine Bienvenu TRUCY



Marie Julie TRUCY

Mais quittons ce Midi enchanteur.
MANCEAU offrit à SAND une belle chaumière à Gargilesse au bord de la Creuse pour y abriter leur amour mais c'était compter sans l'animosité de Maurice DUDEVANT à l'égard de son ex-ami à qui il n'avait pas pardonné d'aimer sa mère. De plus il a peur de la maladie de MANCEAU : la tuberculose. Au passage notons que Maurice DUDEVANT s'est acquis une solide et incontestable notoriété dans le monde des lettres et des arts grâce à ses qualités personnelles et aussi grâce à la position de sa mère. Et bien ! Maurice exige le départ de MANCEAU et les amants se réfugient à Palaiseau en juin 1864, demeure où ils resteront jusqu'à la mort d'Alexandre qui expire, de sa tuberculose, dans les bras de George SAND qui a veillé sur lui jusqu'à la fin. Maurice consent à venir pour ses obsèques, mais Solange ne vient pas. Pas plus que la mère d'Alexandre qui refuse de venir… par ce que son fils ne s'est pas confessé ! Quelle misère que ces gens !



En 1867, George SAND se réinstalle définitivement à Nohant dans la chambre de MANCEAU. Elle a le temps d'assister à la chute du Second Empire qu'elle méprisait, aux événements tragiques de la Commune de Paris. Incorrigible, elle collabore au journal de la Commune de Paris avec SOBIEL et Eugène SUE et au rétablissement de la République qu'elle appelait de tous ses vœux. Ce qui lui vaut une caricature (une de plus) mais celle-ci est plutôt *soft* où on la voit plaider pour une *"Chambre des Mères"* en face de la Chambre des Pairs. De manière surprenante elle éprouve des embarras financiers qui la contraignent à écrire pour le théâtre mais ce travail lui permet de trouver l'amitié de Gustave FLAUBERT et par lui, seule femme des diners chez MAGNY, à y rencontrer Théophile GAUTIER, les frères GONCOURT, SAINTE-BEUVE, TAINE… mais aussi RENAN, TOURGUENIEV, BERTHELOT…
En avril 1876, alors qu'elle écrit encore un ou deux romans par an, elle commence à souffrir des douleurs abdominales que l'on attribue stupidement à sa typhoïde de 1856 et qui finiront par l'emporter.
Elle complète son testament et se prépare. Le 3 juin elle a rassemblé, pour une fois, toute sa famille. Ses petites filles, Aurore et Gabrielle sont là mais elle les écarte jusqu'au bout de son lit pour ne pas les traumatiser.
Pendant plusieurs jours se déroule au chevet de la mourante, une de ces comédies médicales de ce temps, où les praticiens se révèlent parfaitement incapables non seulement de soigner mais même de soulager leur malade qui souffre abominablement.
Cette agonie fut horrible, prolongée, infiniment douloureuse. Maurice est là, près de sa mère et ne la quitte pas un instant. George SAND meurt le 8 juin 1876 à 72 ans. Elle a travaillé et écrit jusqu'au bout de son existence et en particulier entrepris son *Histoire de ma vie.* Après une longue et filandreuse discussion pour savoir si ses obsèques seraient religieuses ou civiles, la majorité de la famille, et même Maurice DUDEVANT, se rallièrent à regret à une cérémonie religieuse. A celles-ci, outre la famille, assistèrent Alexandre DUMAS, Paul MEURICE, Calman LEVY, un ami Henri HARISSE qui nous laissa un récit précis et complet de cette mort. Mais aussi le Prince NAPOLEON qui tint un cordon du poêle, et beaucoup de gens de Paris et de Nohant. Paul MEURICE lut lentement les pages qu'avait envoyés Victor HUGO. Le Prince et DUMAS qui avaient prévu de prendre la parole ne le firent point. Sa tombe est dans le petit cimeterre de Nohant-Vic sous un cyprès comme elle l'avait réclamé. Quelle vie ! Quelle œuvre ! Quel personnage !
Oui Georges SAND fut une femme d'exception et il serait stupide de ne vouloir retenir d'elle que son accoutrement effectivement scandaleux pour l'époque ou même que sa vie tumultueuse au milieu d'un nombre considérable d'hommes qu'elle a fréquenté pour une raison ou une autre. Et il est vrai qu'il faut bien reconnaitre que sa vie sentimentale a été aussi mouvementée que sa vie littéraire. Mais cette femme a été une lumière de son temps à une époque où il était rarissime qu'une femme échappe à l'obscurité dans la vie sociale et intellectuelle française.



Elle a forcé les portes d'une *intelligentsia* réservée aux hommes et réussi à gagner leur respect, leur considération, souvent leur amitié, quelques fois leur amour. S'il y a en George SAND une femme de lettres, une femme au centre d'une famille on ne peut plus compliquée, une femme remarquablement insérée dans la société culturelle, il y a aussi une femme totalement impliquée dans la vie sociale et politique de son époque. Idéaliste en politique, elle s'est très tôt, longtemps et intensément investi dans des causes nobles et difficiles, peu en cours à son époque.



Elle détestait la tyrannie et l'a combattue. Je vais lui donner la parole et vous lire quelques extraits d'une lettre qu'elle a écrite mi-avril 1848. On lui a demandé d'être candidate aux élections futures; elle refuse car elle estime que c'est inutile pour les femmes de vouloir exercer un mandat politique tant que la réforme primordiale de leur statut n'est pas engagée. Quelle réforme ? Mais *"la femme est sous la tutelle et dans la dépendance de l'homme par le mariage"* – il faut donc *"affranchir la femme, lui rendre les droits civils que le mariage lui a enlevés"*.

Les femmes doivent réclamer *"l'égalité civile, l'égalité dans le mariage, l'égalité dans la famille"*.

George sait que cela sera très difficile et si elle reconnait qu'il y a *"beaucoup d'homme sincères"*, elle vitupère contre *"ces hommes du monde, oisifs et libertins qui jouent des femmes et se jouent d'elles"*.

Vous le voyez, George SAND a été suffragette avant les suffragettes, féministe avant nos féministes et elle n'aurait sans doute pas particulièrement apprécié le comportement des *Femen* d'aujourd'hui. N'ayant jamais hésité à s'engager politiquement et à parler librement, Georges SAND fut, plus que d'autres, caricaturée pour son habillement et ses habitudes (Mais elle fume ! Quelle horreur !), surtout brocardée et critiquée de manière féroce pour ses idées très en avance sur son temps.

Si elle a un peu butiné quelques amants de facilité ou de rencontre, elle a sûrement aimé plusieurs hommes, profondément et longtemps. La mort lui a arraché CHOPIN et MANCEAU comme elle lui a pris nombre de parents et d'amis. Elle a essuyé, dans sa famille, les pires déceptions avec son mari d'abord, ses enfants par la suite. Si nous voulons ignorer tout cela et rester égoïstes, alors retenons qu'elle nous a légué une œuvre romanesque considérable assortie de 12 œuvres de jeunesse, 127 romans, récits, contes, nouvelles et textes divers, 27 pièces de théâtre et une immense correspondance de 40 000 lettres écrites par elle entre 1812 et 1876.

L'essentiel de ce qu'elle écrivit le fut à Nohant. Et même si nous sommes aujourd'hui plus ou moins dépaysés à la lecture de ces œuvres, compte tenu des évolutions de notre société, George SAND nous permet de connaitre son temps. Un temps qu'elle a, en femme moderne, vécu intensément sans en respecter les contraintes et les préjugés.

George SAND a ouvert une voie pour les femmes qui voulaient écrire.

Elle a eu d'innombrables et belles successeuses. Les médias de notre temps ne se trompent pas qui la traitent comme il sied. Le cinéma qui a réalisé *La Mare au diable, Mauprat, La Note bleue, Impromptu, les Enfants du siècle.* La télévision qui nous a restitué 7 romans et 4 grandes émissions sur leur auteur. Le théâtre avec 3 pièces sur elle. Et même une bande dessinée…



Et ici, dans le Var, elle reste si présente que Boris TOUATY qui m'accompagne et qui a créé à La Seyne-sur-Mer une maison d'édition intitulée Livres en Seyne, a déjà réédité deux œuvres de George SAND et s'apprête à récidiver.

Cette femme a été de son temps, pleinement intégrée à la vie de son temps, y compris à la vie politique et sociale. Mais l'essentiel n'est peut-être pas là ! Cette image d'Elle est "romantique" et je veux vous l'offrir par ce que j'estime qu'elle parlera davantage à votre cœur que celles de la fin de sa vie.

Voyez-vous, au fond, chacun d'entre nous possède SA ou SON George SAND, c'est pour cela que je ne vous impose pas de conclusion à mon propos. Mais ! Quand même ! Vous êtes d'accord :

Une femme d'exception n'est-ce pas ?

Conférence du 24 août 2017.

" UN CARNAVAL MANQUE SAND ET MUSSET, JUIN 1833-MARS 1835. "

Par Bernard HAMON.

"C'est un péché mortel, Juana, d'aimer deux hommes[1] ".

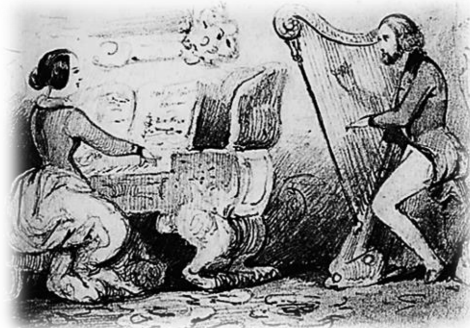




En 1833 Alfred DE MUSSET avait 23 ans. Il était déjà connu pour avoir publié quatre ans plus tôt des *Contes d'Espagne et d'Italie* puis *Les Caprices de Marianne*, salués par la critique. On le connaissait à Paris comme un dandy qui fréquentait les cafés à ma mode, les coulisses des théâtres… et les maisons de plaisir. D'ailleurs ses amis ne manquaient pas de colporter ses excès de toutes sortes.
George SAND, de six ans son ainée, était alors mariée et mère de deux enfants. Impatiente d'écrire, elle avait obtenu de son mari la liberté de vivre alternativement à Nohant et à Paris. En juillet 1832 elle avait fait une entrée fracassante dans les milieux littéraires avec son roman *Indiana*, confirmée quelques mois plus tard par *Lélia*, chef d'œuvre pour les uns, "fleuve de boue et de prostitution" pour les autres.
François BULOZ qui dirigeait la *Revue des Deux Mondes* depuis 1831 leur avait ouvert ses pages aux côtés de BALZAC, HUGO, VIGNY déjà célèbres. C'est d'ailleurs au cours d'une réunion d'auteurs organisée chez lui qu'ils se rencontrèrent. MUSSET trouva à la jeune femme un style andalou qu'il lui plaisait de célébrer dans ses poèmes.

RENCONTRE. AMOUR. VERS VENISE. JUIN-DECEMBRE 1833.

Le 25 juillet, Alfred lui déclarait : *"Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où j'ai été chez vous."* Le dénouement ne tardera pas. Le 28, nouveau message : *"J'irai certainement vous voir à minuit."* Quelques jours plus tard SAND se confiait à un ami : *"L'amour que je ne connaissais pas s'est révélé à moi sans aucune des douleurs que je croyais accepter[2]."*



Cependant, dès le début du mois d'août, alors qu'ils cachaient leurs amours en forêt de Fontainebleau, MUSSET, au retour d'une promenade équestre dans les Gorges de Franchard, est pris d'une crise d'hallucinations, se croyant dans un cimetière, aux côtés d'un fantôme qu'il affirme être son double[3]. George SAND, malgré l'effroi du moment, poursuivit sa liaison. Il est vrai que l'image du poète maudit était alors très vivace.
Indifférente à la rumeur parisienne, elle continuait à écrire, *Aldo le rimeur, Metella, le Secrétaire intime,* à peine un roman ou une nouvelle achevé que, le jour même, elle entamait le suivant. Cependant les amants souhaitaient trouver des cieux plus cléments que ceux d'un Paris qui entrait dans l'hiver. Sans doute espéraient-ils ainsi échapper aux contraintes familiales et à une vie parisienne cancanière? Ils devaient cependant tenir compte d'une situation particulière : le mari resté à Nohant et une mère attentive et possessive. Un projet de voyage en Italie commençait à prendre forme, comme on peut s'en rendre compte à la lecture de *Metella* qui évoque et Florence et Venise. SAND prit prétexte de soins requis par des rhumatismes, dont elle se prétendait "abîmée[4]", pour justifier ce déplacement auprès de son mari, Casimir DUDEVANT, dont elle n'était pas encore légalement séparée. Elle s'occupa de placer ses enfants : son mari garderait Solange et sa mère se chargerait de Maurice, pensionnaire au Collège Henri-IV. Encore fallait-il convaincre la mère d'Alfred. Pour la rassurer George osa lui faire visite et lui jura d'avoir pour son fils tout le soin et l'affection qu'il convenait. Elle donna, du bout des lèvres, son accord ; ainsi pouvaient-ils partir, libres.

---

[1] A. DE MUSSET, *Contes d'Espagne et d'Italie,* Don PAEZ, A. LEVAVASSEUR, 1830, p. 32.
[2] *Corr.,* t. II, à SAINTE-BEUVE, 25 août 1833.
[3] Il souffrait en effet d'autoscopie, autrement dit d'une maladie où le sujet voit son double. Ces hallucinations étaient souvent favorisées par la consommation d'alcool. Il en était conscient comme le montre son poème *La Nuit de décembre*, composé en 1835 : Devant ma table vint s'asseoir/un pauvre enfant vêtu de noir/qui me ressemblait comme un frère etc.
[4] *Corr.,* t. II, à C. DUDEVANT, 30 novembre 1833.



Restaient à résoudre deux difficultés : l'itinéraire et les contraintes de temps dues aux correspondances des moyens de transport vers l'Italie, et bien entendu celle du financement du voyage. L'itinéraire par Marseille, puis l'embarquement sur un bateau à destination d'un port italien, s'imposaient. La route par les Alpes, plus directe, se montrait en effet, à cette époque de l'année, difficilement praticable et donc dangereuse.
Toutefois, avant d'entreprendre le voyage, il lui fallait s'assurer d'une somme d'autant plus importante qu'elle quittait la France pour plusieurs mois. Elle s'empressa de vendre, et surtout de se faire payer par François BULOZ cinq mille francs, deux volumes prêts à l'impression, *Metella* et *Le Secrétaire intime.* Elle attendait aussi les rentrées de la vente de *Lélia* par l'éditeur parisien DUPUY, rentrées qui se faisaient attendre. Alors, les passeports obtenus, les voyageurs se mirent en route vers l'Italie, sans avoir encore, semble-t-il, de but précis.

EN ROUTE VERS MARSEILLE.



Ils quittèrent Paris, à partir de la "gare routière" de la rue Notre-Dame-des-Victoires, dans la soirée du jeudi 12 décembre par la malle-poste à destination de Lyon. La malle-poste avait pour vocation première le transport du courrier d'une ville à l'autre mais l'administration proposait deux ou trois places aux voyageurs et à leurs bagages afin de rentabiliser leur activité. Elles présentaient l'avantage de la régularité des horaires et d'une vitesse plus grande que celle des diligences. Comme l'écrivait un humoriste contemporain : *"La malle-poste a pour clients ceux qui emportent la femme ou l'argent des autres, ou ceux qui veulent arriver avant que les autres emportent leurs femmes ou leur argent."* Il fallait toutefois quarante-sept heures pour atteindre Lyon en tenant compte des changements d'attelage tous les trois-quarts d'heures environ. Le voyage, comme l'on peut s'en douter, n'était pas de tout repos. Les accidents dus au mauvais état des routes étaient fréquents. Quant à la sécurité, elle laissait encore à désirer, le transport de numéraire, par ces véhicules postaux, attirant parfois la convoitise de brigands ou même de populations pauvres et affamées les années de mauvaises récoltes.
A Lyon, après une nuit de repos ils embarquèrent sur le coche d'eau à destination d'Arles. STENDHAL était du voyage, il fut, au dîner, *"d'une gaieté folle, se grisa raisonnablement, et, dansant autour de la table avec ses grosses bottes fourrées, devint quelque peu grotesque et pas du tout joli*[1]*".* Elle ne prisa pas sa compagnie. Il les quitta peu après, car sa crainte du voyage en bateau lui fit emprunter la route de la côte pour rejoindre Civitavecchia où il était consul de France. George SAND n'en eut pas de regret.

ENFIN MARSEILLE.

Les voyageurs arrivèrent à Marseille le 17 décembre et descendirent à l'hôtel Beauvau, situé en bas de la Canebière devant le port[2]. Le 20 décembre ils s'embarquèrent sur le *Sully*[3], l'un des premiers navires à voile et à vapeur, à destination de Gênes. La mer était mauvaise en ces jours de début d'hiver. George se comporta comme un marin. Alfred fut malade, il l'avoua avec humour : *"George est sur le tillac / Fumant sa cigarette / Musset, comme une bête, / A mal à l'estomac."*
Mais, à Gênes, George SAND fut prise de fièvres qui contrarièrent son voyage ; elle entrevit *"Pise et le Camposanto avec une grande apathie",* écrira-t-elle[4]. Finalement ils n'allèrent ni à Rome, ni à Naples, mais, après tirage au sort, prirent le chemin de Venise à travers les Apennins, en voiture de poste escortée par deux gendarmes. Elle se rendit à peine compte qu'ils traversaient Ferrare et Bologne, son état de santé ne s'étant pas amélioré.

---

[1] *Ibidem*. STENDHAL avait déjà publié de nombreux livres depuis 1817. Les plus récents étaient *Promenades dans Rome* en 1829 et *Le Rouge et le Noir* en 1830.
[2] L'actuel hôtel Mercure.
[3] Contrairement aux moyens de transport terrestres, les navires sur lesquels George SAND voyagea furent de caractéristiques voisines. Ces transports de fret et de passagers étaient des navires en bois, mus par des voiles et par une machine à vapeur d'une puissance nominale de 180 CV actionnant des aubes installées sur leurs flancs. Leur vitesse était peu élevée, de l'ordre de 7 nœuds dans de bonnes conditions. Ils ne dépassaient pas 50 mètres de long et une largeur d'environ 7 mètres, pour une jauge brute comprise entre 300 et 500 tonneaux. Nul doute, dans ces conditions, de leur inconfort quand ils devaient affronter une mer dure comme celle de la Méditerranée lorsque le mistral ou la tramontane soufflent fort. Les passagers (une centaine au plus) avaient le choix entre trois classes : la première, celle que George SAND empruntera offrait quelques cabines.
[4] G. SAND, *Histoire de ma vie,* op.cit., t. II, p. 206.

UN CARNAVAL MANQUE JANVIER-MARS 1834.

Le 31 décembre, ils arrivèrent à Venise et emménagèrent dans l'hôtel Danielli[1] qui donnait sur la lagune à la sortie du grand canal. Ce fut un éblouissement:
"Venise était bien la ville de mes rêves, et tout ce que je m'en étais figuré se trouva encore au-dessous de ce qu'elle m'apparut, et le matin et le soir, et par le calme des beaux jours et par le sombre reflet des orages[2]*."*
Notons au passage que le Congrès de Vienne réuni à la suite de l'écroulement de l'empire napoléonien[3] avait rattaché Venise à l'Autriche pour constituer le royaume Lombardo-Vénitien. Venise était donc alors occupée par l'armée autrichienne.



L'hôtel Danielli.

George SAND, durant les premiers jours, souffrit "d'atroces douleurs de tête[4]." MUSSET supportait difficilement l'indisposition de sa maîtresse, allant jusqu'à lui dire que *"c'était bien triste et bien ennuyeux une femme malade".* Mais, dès qu'elle en fut capable, George SAND reprit son emploi du temps habituel, à savoir écrire chaque jour depuis 10 heures du soir jusqu'au matin, car il fallait alimenter *La Revue des Deux Mondes* pour recevoir de l'argent frais qui arrondirait un pécule, vite entamé par la cherté de l'hôtel. MUSSET profitait de l'emploi du temps imposé par son amie pour aller au théâtre et, ensuite, se désennuyer – et boire – en galante compagnie jusqu'au matin. N'oublions pas que nous sommes alors à Venise durant la longue période du carnaval et si les Autrichiens contrôlaient ces fêtes, les cabarets et autres lieux de plaisir, ne manquaient pas.
Peu à peu leur relation évolua vers un conflit ouvert. Probablement lui arriva-t-il de reprocher à MUSSET sa répugnance à écrire – il avait en chantier un drame romantique qui sera *Lorenzaccio,* son chef-d'œuvre inspiré d'ailleurs par une nouvelle de George SAND[5] – ses fréquentations et ses désordres, peut-être même ses infidélités ; de son côté il alla bientôt jusqu'à railler son manque de passion et d'habileté en amour avant de lui dire qu'il s'était trompé et qu'il ne l'aimait pas.



Cependant le 30 janvier ils tombent malade d'une dysenterie qui se compliquait chez MUSSET d'une "fièvre nerveuse et inflammatoire ". Il ne tarde pas de tomber dans un état de nervosité où il dit qu'il va devenir fou.
La nuit du 4 au 5 février ayant été particulièrement agitée SAND fait appel à un médecin. Elle lui explique dans un billet que *"l'exaltation du travail cérébral (!), le vin, les fêtes, les femmes, le jeu, l'ont beaucoup fatigué, et ont excité ses nerfs*[6]*."*

---

[1] Le premier étage de l'ancien Palais Nani (XVe s.) converti en hôtel, *l'Albergo reale,* avait reçu GOETHE, Honoré DE BALZAC et d'autres célébrités.
[2] G. SAND, *Histoire de ma Vie,* La Pléiade, II, p.207.
[3] 18 septembre-9 juin 1815.
[4] *Histoire de ma Vie, op. cit.,* p. 207.
[5] *Une conspiration en 1537*.
[6] *Ibidem*, à P. PAGELLO, 5 février 1834, p. 136.

Le jeune docteur PAGELLO accourt, lui administre des remèdes qu'elle jugera d'un très bon effet[1]. A savoir : 1 once d'eau de cerises noires, 20 gouttes de Laudanum liquide de Sydendam, enfin 15 gouttes d'eau distillée de laurier-cerise[2].



Pietro PAGELLO

Mais quelques nuits plus tard le délire reprend. Au point qu'elle doit faire appel au personnel de l'hôtel pour tenter de le calmer. Comme elle le raconte à un ami :
"Six heures d'une frénésie, telle que malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions, ô mon Dieu, mon Dieu, quel spectacle ! Il a failli m'étrangler en m'embrassant. Les deux hommes ne pouvaient lui faire lâcher le collet de ma robe. […] Aura-t-il la force de supporter de si horribles crises ? […] Heureusement j'ai trouvé enfin un jeune médecin excellent[3]."
Ce médecin, Pietro PAGELLO, jeune homme de 27 ans, courtois, cultivé, calme, beau et sain de surcroît, admire la femme de lettres. Il sera d'un grand secours pour George SAND qui soigne son malade, jour et nuit durant dix-sept jours. Il ne ménage pas son temps pour l'aider à sortir de cette maladie qu'il prend pour une fièvre typhoïde alors qu'il s'agissait plutôt de crises de *delirium tremens* dues aux excès de MUSSET[4].
Mais, dans le courant d'une de ces nuits, elle se réfugie dans les bras de son jeune médecin. MUSSET, dans l'un de ses moments de lucidité, commença à avoir des doutes : il crut les avoir vus dans son délire buvant le thé dans la même tasse, et même enlacés.
Il se calma peu à peu, mais la convalescence fut longue car, à court d'argent, ils durent attendre le 13 mars pour quitter Danielli et emménager dans un meublé, Calle dell Rasse, ce qui ne résoudra rien, sinon un allégement de leurs dettes. La passion romantique ne résista pas à la vie à deux : à elle le travail, la nuit, à lui pendant ce temps "le vin, les fêtes, les femmes".
La maladie s'en était mêlée.

MUSSET REGAGNE PARIS.

Quinze jours plus tard Alfred DE MUSSET, qui avait pris Venise en horreur, décida de regagner Paris.
Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une rupture, mais d'un changement de situation, car ils espèrent remplacer la passion amoureuse par une *pure* amitié.
D'ailleurs, le 28 mars, George SAND l'accompagne en gondole jusqu'à la diligence à Mestre et lui confie le manuscrit d'un roman, *André*, à relire, voire à corriger, avant de le remettre à BULOZ ; il restera son agent auprès de l'éditeur jusqu'au retour de SAND à Paris quatre mois plus tard.



ENTRE VENISE ET PARIS AVRIL-AOUT 1834.

Les nombreuses lettres échangées – 19 retrouvées jusqu'au 15 juin suivant – nous apprennent qu'il ne s'agit pas là de simples billets portant sur leurs activités, mais de longs entretiens où ils cherchent à tirer les enseignements du passé et à consolider une amitié qu'elle espère raisonnable. Objectif qui semble difficile à atteindre, en particulier pour MUSSET, lorsque l'on prend connaissance de sa correspondance.
Déjà le surlendemain, alors qu'elle était partie avec PAGELLO dans les Dolomites, elle lui écrivait : *"Adieu, adieu, mon ange, Que Dieu te protège, te conduise et te ramène un jour ici si j'y suis. […]Comme nous nous aimerons bien, n'est-ce pas, mon petit frère, mon enfant ? Ah ! Qui te soignera, et qui soignerai-je ?"*

---

[1] J.L. DIAZ, à Jules BOUCOIRAN, 8 février 1834, *op. cit*., p. 138. Ils sont toujours au Danielli.
[2] *Ibidem*, p. 137. Le Laudanum était un une teinture d'opium safranée. Ce breuvage calmant était l'analgésique le plus utilisé à cette époque. L'eau de laurier-cerise est un antispasmodique des contractions musculaires.
[3] *Corr.*, II, à Jules BOUCOIRAN, 8 février 1834, p. 497. Ils sont toujours au Danielli. Le premier étage de l'ancien Palais Nani (XV[e] s.) converti en hôtel, *l'Albergo reale*, avait reçu GOETHE, Honoré DE BALZAC et d'autres célébrités. PAGELLO (1807-1898) avait donc 27 ans et était célibataire.
[4] J.L. DIAZ, *op.* cit., cite le Journal de PAGELLO, *Da Paragi a Genova*, p.140-141.



***Alfred* DE MUSSET**

Précédant la réception de cette lettre, le 4 avril, il lui écrivait de Genève la pressant de lui écrire, alors qu'il l'avait laissée "bien lasse et bien épuisée de ces deux mois de chagrin" ; il déclarait, en outre, revenant sur ces événements et en admettant ses torts :
"Je t'aime encore d'amour, George [...] Toi m'aimer ! Mon pauvre George ! Cela m'a fait frémir. Je t'ai rendue si malheureuse : et quels malheurs plus terribles n'ai-je pas encore été sur le point de te causer ! Je le verrai longtemps, mon George, ce visage pâli par les veilles qui s'est penché dix-huit nuits sur mon chevet, je te verrai longtemps dans cette chambre funeste où tant de larmes ont coulé. Pauvre George ! Pauvre chère enfant ! Tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que ma mère ; le ciel nous avait fait l'un pour l'autre ; [...] Mais l'étreinte a été trop forte ; c'est un inceste que nous commettions."
Plus curieusement, il rajoutait :
"Je ne suis qu'un enfant, [...] mais j'ai deux grands amis, et ils sont heureux[1]."

George SAND lui répond le 15 avril:
"Tu as raison, notre embrassement était un inceste, mais nous ne le savions pas [...]. Tu m'as reproché dans un jour de fièvre et de délire de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs. Au moins tu ne te souviendras pas de moi dans les autres femmes. Mais quand tu seras seul, quand tu auras besoin de pleurer, de prier, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière, à ton ami, à quelque chose formé de tant de choses, qu'il ne se peut comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien, tant mieux, nous nous aimerons, et nous nous moquerons de lui[2]..."

Le 19 il lui répond : *"souviens-toi qu'il y a dans un coin du monde un être dont tu es le premier et le dernier amour. Adieu mon amie, ma seule maîtresse, écris-moi surtout, écris-moi[3]."*

Curieuse amitié tout de même ! George SAND n'en pas en reste qui lui répond par retour de courrier : *"Ce qui me fait mal, c'est l'idée que tu ne ménages pas ta pauvre santé. Oh je t'en prie à genoux, pas encore de vin, pas encore de filles ! C'est trop tôt. [...] Ménage cette vie que je t'ai conservé, peut-être, par mes veilles et par mes soins[4].*
Et lui apprend en outre qu'elle occupe désormais le premier étage d'une maison et PAGELLO le second, et qu'ainsi elle n'est pas isolée comme il le craignait. Il l'appelle "frère chéri", "camarade", lui rend grâce d'avoir fait d'un enfant un homme et lui demande de remercier le "brave PAGELLO" en qui il a vu "la bonne partie de lui-même, mais pure", qui veille sur elle "comme il le fait[5] !"

GEORGE SAND ET PIETRO PAGELLO.

SAND restera plusieurs mois à Venise en compagnie de PAGELLO : il exerce sa profession de médecin, elle, de son côté, travaille beaucoup pour gagner l'argent nécessaire, mais ils s'aiment, sortent sans trop se préoccuper de l'opinion des Vénitiens et parcourent la lagune et les Dolomites voisines.
Trois *Lettres d'un voyageur*[6] en seront les fruits. Les deux premières seront tournées vers MUSSET. La première, dédiée *A un poète*, peut d'ailleurs être considérée comme une réponse publique aux lettres envoyées par MUSSET depuis leur séparation. Les identités du narrateur – toujours au masculin – et bien sûr du correspondant sont soigneusement dissimulée. Homme ou femme, jeune ou vieux ? Mais, si on lit la lettre qui accompagnait l'envoi du manuscrit, il est évident que ce n'était qu'un artifice : *"Je n'y ai vu qu'un cadre et un prétexte pour parler tout haut de ma tendresse pour toi, et pour fermer la gueule à ceux qui ne manqueront pas de dire que tu m'as ruinée et abandonnée[7]."*



[1] *Ibidem*.
[2] *Ibidem*, 15 et 17 avril 1834, p. 211-212.
[3] *Ibidem*, 19 avril 1934, p. 224.
[4] *Ibidem*, 29 avril 1834, p. 201.
[5] *Ibidem*, 30 avril 1834, p. 231-237.
[6] Les deux premières sont d'ailleurs tournées vers MUSSET.
[7] *Corr.*, II, à A. DE MUSSET, 29 avril 1834, p. 569.

L'évocation de son retour de Mestre après son départ – *"Mais quand je t'eus déposé à terre, quand je me retrouvai seul dans cette gondole noire comme un cercueil, je sentis que mon âme s'en allait avec toi[1]"* – les désignaient, en effet, à ses lecteurs comme aux journalistes.
Reproches et regrets sont toutefois présents : *"Tu te sentais jeune, tu croyais que la vie et le plaisir ne doivent faire qu'un. Tu te fatiguais à jouir de tout, vite et sans réflexion. [...] Quel amour de la destruction brûlait donc en toi ? Une force effrayante te débordait – Laissez-moi fuir ; Ne voyez-vous pas que je vis et que je suis jeune ? – Où voulais-tu donc aller[2] ?"*
Lui vantant la beauté des sites parcourus elle lui écrit : *"Nous y viendrons ensemble, laisse-moi l'espérer"* avant d'ajouter : *"Ne crains pas, ô toi qui as laissé sur mon chemin cette trace embaumée, ne crains jamais que je la laisse se perdre".*
Peut-on encore parler d'amitié ?

Les deux autres *Lettres* sont probablement parmi les plus belles pages jamais écrites sur Venise. Ces trois articles, qui émerveilleront son éditeur et bien d'autres comme Giuseppe MAZZINI, seront publiées dans *la Revue des Deux Mondes* les 15 mai, 15 juillet et 15 septembre. Dans ces mêmes temps elle achèvera également le roman *Jacques* expédié également à MUSSET pour sa relecture et sa présentation à BULOZ. Ainsi sa production, régulière, lui permettra d'éponger les dettes contractées depuis leur arrivée à Venise.

REPRISE ET JALOUSIE AOUT-OCTOBRE 1834.

Mais il est bientôt temps de regagner la France. Le 24 juillet, SAND et PAGELLO quittent ensemble Venise en empruntant la route des Alpes, en prenant le temps d'arrêts à Vérone, Milan et Chamonix. SAND retrouvera, seule, Nohant et ses enfants le 26 août. Dès son retour à Paris au début du mois d'octobre elle rompt avec PAGELLO, sans orage. Faut-il y voir une conséquence de l'attitude de MUSSET à son égard ? En effet dès le 18 août, Alfred DE MUSSET lui faisait parvenir un mot : *"Je te demande 1 heure et un dernier baiser [...]. Reçois-moi où tu voudras"* signé : *Ton enfant*. Après plusieurs relances, elle accepta de le revoir : Ils passèrent deux heures ensemble et, avant qu'il ne parte pour Baden[3] "pour toujours", il lui confirme sa volonté de faire un livre "sur toi et sur moi (sur toi surtout)". Ce sera *La Confession d'un enfant du siècle*, un bilan romantique de leur aventure qui paraîtra en 1836. Le 1er septembre de Baden : *"Quelle soif mon George, ô quelle soif j'ai de toi[4]!"*



Revenu d'Allemagne il reprend ses invites. Fin octobre elle cède à nouveau et redevient sa maîtresse. Cependant MUSSET, qui ne change pas sa vie, se montre de plus en plus *jaloux et curieux* à propos de la relation amoureuse de sa maîtresse avec PAGELLO. Il veut savoir et l'interroge à chaque rencontre.

PASSION PUIS RUPTURE NOVEMBRE 1834-MARS 1835.

Les rapports s'enveniment. Elle souffre de cette jalousie inquisitoriale, comme l'on peut s'en rendre compte en lisant son *Journal intime*[5], journal qu'elle tint, durant cette période, et qui n'était pas destiné à la publication.
Le 12 novembre c'est Alfred DE MUSSET qui rompt, comme il en avertit son ami TATTET, ami qui était à Venise durant leur séjour : *"Tout est fini[6]."*

---

[1] *Lettres d'un Voyageur,* Garnier-Flammarion, 1971, p. 59.
[2] *Ibidem*, p. 53.
[3] MUSSET, joueur, était attiré à la fois par le Casino de Baden – le jeu était interdit en France – et vraisemblablement par les jolies femmes qui s'y pressaient.
[4] *Corr.*, II, p. 693, note 2.
[5] Elle pensait en avoir brûlé l'autographe. Mais il est vraisemblable qu'elle le communiqua à MUSSET car des fragments furent utilisés et arrangés à charge, plus tard, par Paul DE MUSSET dans son roman *Lui et Elle*. Il sera publié en 1926 par sa petite-fille Aurore SAND et rétabli par Georges LUBIN, *Œuvres autobiographiques,* II, La Pléiade, p. 947-971.
[6] J.L. DIAZ, *op.* cit., p. 381.

La situation s'inverse ; c'est maintenant MUSSET qui se dérobe. Le *Journal intime* nous révèle une George SAND désespérée :
" Moi voilà dix semaines que je meurs, jour par jour, et à présent minute par minute. C'est une agonie trop longue. Vraiment toi, cruel enfant, pourquoi m'as-tu aimée après m'avoir haïe ? Quel mystère s'accomplit donc en toi chaque semaine ? Pourquoi ce crescendo de déplaisir, de dégoût, d'aversion, de fureur, de froide et méprisant raillerie, et puis tout à coup ces larmes, cette douceur, cette amour ineffable qui revient ! Tourment de ma vie ! Amour funeste[1] !"
Mais elle ne parvient pas à s'en détacher comme elle le lui avouera le 19 novembre. Cependant, ils se revoient, peut-être le 21, mais MUSSET se dérobe semble-t-il. Elle retombe dans son désespoir.
Le 22 elle pose chez son ami DELACROIX qui peint alors le tableau de *George Sand habillée en homme*. Le visage est empreint de tristesse et l'on constate qu'elle a coupé ses longs cheveux qu'elle lui a envoyés dans le but de le reconquérir. Comme elle l'écrit : elle est "en deuil". *"J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux[2]."*
Le 24 il refuse de la recevoir. Le 25 elle écrit dans son journal, s'adressant à MUSSET : *"Ah !mais on ne peut aimer deux hommes à la fois. Cela m'est arrivé. Quelque chose qui m'est arrivé ne m'arrivera plus. Ah ! Insensé ! Quand tu dis elle le fera demain parce qu'elle l'a fait hier ! C'est le contraire qu'il faudrait dire."* et va jusqu'à se soumettre, suppliante : *"Je souffrirais tant que tu voudras mais laisse-moi quelquefois par semaine, venir chercher une larme, un baiser[3]"*
Désespérée, persuadée que c'en est fini, elle confie à son journal :
"Ô mes yeux bleus, vous ne me regarderez plus ! Belle tête je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur ! Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendrez plus sur moi pour me ranimer […] Adieu mes cheveux blancs, adieu mes blanches épaules, adieu tout ce que j'aimais, tout ce qui était à moi. J'embrasserai maintenant dans mes nuits ardentes le tronc des sapins et les rochers dans les forêts en criant votre nom, et, quand j'aurai rêvé le plaisir, je tomberai évanouie sur la terre humide[4]."
Le 7 décembre elle retournera à Nohant pour retrouver Paris le 2 janvier.



Dès son retour ils se rencontrent. Elle cède à nouveau. Mais dans la lettre qu'elle lui envoie quelques jours plus tard, elle parle de ses craintes et de ses tentations de fuite : *"Tu me fais espérer et désespérer chaque instant […]. Je sens que je vais t'aimer comme autrefois, si je ne fuis pas".* Cependant MUSSET ne change ni sa vie ni son attitude vis-à-vis d'elle en protestant pourtant qu'il l'aime. Encore en janvier elle lui écrit : *"Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer[5]".*
A la fin du mois, elle : *"Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons[6]. Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart ? Ce sera plus tôt fait[7]."*
Mais la jalousie de MUSSET persiste et les scènes semblent devenir violentes : ainsi au début du mois de mars il lui demande la permission de venir la voir pour lui dire adieu et il conclut son billet ainsi : *"Ne t'effraye pas ; je ne suis de force à tuer personne ce matin[8]."* L'avait-il menacée à ce point comme Octave tenté de tuer Brigitte dans sa *Confession d'un enfant du siècle[9] ?*
Quelques jours plus tard : *"Viens me voir […] J'ai écrit sans réfléchir, et si je t'ai parlé durement c'est sans le vouloir[10]."*
Le 6 mars George SAND elle quitte MUSSET sans l'en prévenir. Il vint pour la voir le lendemain matin et trouva porte close. On lui apprit qu'elle était à Nohant.

---

[1] Journal intime, *in* Œuvres autobiographiques, éd. G. LUBIN, II, 1989, p. 956.
[2] *Ibidem*, p. 968.
[3] *Ibidem*, p. 963..
[4] *Ibidem*. Brigitte, dans *La Confession d'un enfant du siècle,* F. BONNAIRE et V. MAGEN, Paris 1836, se défigurera également en se coupant une longue tresse de ses cheveux pour tenter de reconquérir Octave alors qu'il veut la quitter, et la lui donne. *op.* cit., II, p. 329.
[5] *Ibidem*, p. 786.
[6] On retrouve cette même phrase reproduite par MUSSET dans *La Confession d'un enfant du siècle,* II, p. 273.
[7] *Ibidem*, fin janvier 1835, p. 796.
[8] J.L. DIAZ, *op.* cit., p. 442.
[9] Voir *La Confession d'un enfant du siècle,* II, p. 307-313. L'on aura une idée, à travers Octave, de l'attitude d'Alfred DE MUSSET vis-à-vis de George SAND.
[10] *Ibidem*, 443.

EPILOGUE.

Ils ne se reverront qu'une seule fois chez un ami à la fin de l'année 1836 et elle se sentira "tout à fait guérie". Ils s'écriront pour échanger leurs correspondances qui resteront longtemps chez leurs dépositaires respectifs. Elle lui adressera une dernière lettre, datée du 15 décembre 1836, à propos de cet échange. Commencée par *"Mon cher enfant"* elle se termine par : *"Adieu mon enfant, Dieu soit avec toi*[1]*."*
Ainsi prend fin cet amour impossible qui oscillera constamment entre amitié et passion, sentiments maternels et amoureux.

Alfred DE MUSSET, de son côté constatera : *"Mon histoire n'est pas longue à dire : je ne puis ni l'aimer, ni en aimer une autre, ni me passer d'aimer*[2]*."* En réalité, il ne trouvera jamais l'amour qu'il cherchait et mourut à quarante-sept ans, dépressif et alcoolique, dans la nuit du 10 décembre 1857, laissant une œuvre reconnue par son élection à l'Académie française en 1852.

On trouvera dans son œuvre de nombreuses traces de leur liaison. Dans *la Confession d'un Enfant du siècle* qui, comme on l'a vu, a pour trame leur histoire et où l'on reconnaît dans les héros de ce roman, Octave et Brigitte, les amants de Venise[3]. George SAND, à sa lecture, fut d'ailleurs "beaucoup émue" et "pleura comme une bête en fermant ce livre", ajoutant : *"Je sens toujours pour lui une profonde tendresse de mère*[4]*."*



L'on sait qu'elle lui écrivit pour lui dire combien elle l'avait aimé, qu'elle lui avait tout pardonné et qu'elle ne voulait jamais le revoir, mais cette lettre n'a pas été retrouvée.
Il ne l'oubliera pas.

Ainsi, en février 1841, lors d'une promenade en Forêt de Fontainebleau, aux gorges de Franchard fréquentées avant leur voyage à Venise, il écrivait :



"Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain
…………………………………………………………
Je me dis seulement : A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu[5]*."*

Souvenir.
1841.

[1] *Correspondance de George SAND et d'Alfred de MUSSET* par Félix DECORI, Bruxelles, E. DEMAIN Libraire-Editeur, 1904, p. 183.
[2] Par la bouche d'Octave parlant de sa maîtresse Thérèse. Il est facile de faire la conversion. *Confession… op. cit.*, I, chap. 6.
[3] Octave s'écriera à propos de son attitude vis-à-vis de Brigitte : *"Je suis un fou, un insensé, un enfant qui s'est cru un homme"*. II, p. 316.
[4] Comme elle se confiera à Marie D'AGOULT, *Corr.*, III, 25 mai 1836.
[5] En septembre 1840 Alfred DE MUSSET avait revu Fontainebleau. M. CAORS, *George SAND Alfred DE MUSSET et Venise*, Royer, Saga Lettres, 1995, p. 133.

Conférence du 25 août 2017.

" SAND ET CHOPIN A MAJORQUE : PARADIS ET ENFER, NOVEMBRE 1838 - FEVRIER 1839 "

Par Bernard HAMON.

"Pourquoi voyager quand on n'y est pas forcé ?" C'est qu'il ne s'agit pas tant de voyager que de partir : quel est celui de nous qui n'a pas quelque douleur à distraire ou quelque joug à secouer ?

(George SAND, *Un Hiver à Majorque.)*



FREDERIC CHOPIN.

Né à Zelazowa Wola dans le Duché de Varsovie le 1er mars 1810 de père français et de mère polonaise. Cinq ans plus tard le duché redevient le Royaume de Pologne sous la souveraineté de l'Empereur de Russie. L'insurrection polonaise de 1830, violemment réprimée par les Russes, le surprend à Vienne alors qu'il espérait la commande d'un concert. Comme beaucoup de Polonais il choisit l'exil et, après un long séjour en Autriche, il arrive à Paris au début de l'année 1832. Il est déjà un pianiste reconnu, qui donne des leçons de piano, fort lucratives, dans le monde de la haute société parisienne. SAND et CHOPIN se rencontrèrent d'ailleurs au début du mois de novembre 1836 chez Franz LISZT à l'occasion d'une soirée musicale

GEORGE SAND.



Quand elle rencontre CHOPIN elle est célèbre. Depuis 1836 elle est légalement séparée de son mari – le divorce n'existait plus alors[1] – en obtenant la garde de ses deux enfants. Elle partageait sa vie entre Nohant et Paris où elle fréquentait un milieu d'artistes lorsque des contraintes d'écrivaine occupée à produire pour gagner sa vie, – deux, trois, parfois quatre romans dans l'année – le lui permettaient. Franz LISZT et sa compagne Marie D'AGOULT, le peintre Eugène DELACROIX, l'actrice Marie DORVAL étaient de ses amis. George SAND était depuis toujours persuadée que la musique était le plus complet des arts. Elle avait d'ailleurs reçu une bonne éducation musicale, par sa grand-mère qui jouait de la harpe, et avec qui elle chantait MOZART, au couvent également où elle avait appris solfège et piano. Sans doute était-elle plus mélomane que musicienne, mais elle était capable d'apprécier la beauté d'une œuvre et des sentiments que son exécution pouvait susciter.
CHOPIN ne fut pas conquis lors de leur première rencontre chez LISZT. Ainsi écrivait-il alors à sa famille : *"J'ai fait la connaissance d'une grande célébrité : Madame DUDEVANT connue sous le nom de George SAND ; mais son visage ne m'est pas sympathique et ne m'a pas plu du tout. Il y a même en elle quelque chose qui m'éloigne [2][...]"*
George SAND, tout au contraire, fut aussitôt intéressée par le jeune pianiste. Elle s'enquit de sa situation sentimentale. Il était libre. Elle en fut encouragée et commença à investir la place. Sa fragilité, son apparente incapacité à gérer sa vie matérielle, éveillèrent en elle des sentiments maternels naturellement très forts. Mais elle avait pressenti aussi le génie d'un artiste capable d'emmener la musique sur de nouveaux chemins.
Son assiduité fit que CHOPIN se laissa séduire par l'intelligence, l'amour de la vie et la force de SAND. Il avait vingt-huit ans, George trente-quatre.
En juin 1838 ils devinrent amants.

PARIS 1838.

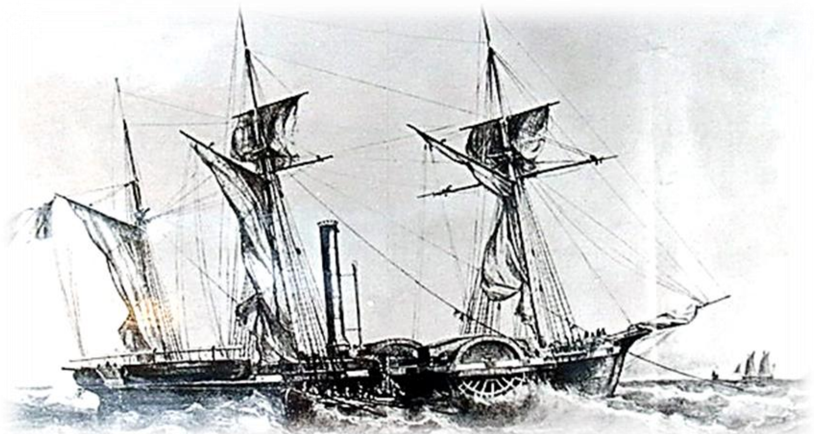
Les débuts de l'année 1838 avaient été contrariés par des soucis de santé. Maurice, le fils de SAND, était malade depuis plusieurs semaines : *"maux de tête violents accompagnés de fièvre et de palpitations dures, inégales et précipitées du cœur"* précisait-elle à un ami, médecin à La Châtre[3]. Elle-même souffrait d'un *"rhumatisme dans le bras droit qui descend le long du flanc jusqu'au genou[4]."* Elle fut, d'ailleurs, contrainte de rester à Nohant jusqu'au printemps.

---

[1] Le divorce, autorisé sous Révolution française, fut restreint par Code Napoléon 1804, puis supprimé en 1814. Il le resta sous la Monarchie de Juillet.
[2] *Ibidem*, Frédéric CHOPIN à sa famille à Varsovie, s.d. 1836.
[3] *Correspondance de George SAND*, 25 volumes, Textes réunis par G. LUBIN, 1964-1985, t. IV, à G. PAPET, 1er février 1838. Désormais *Corr.,*
[4] *Ibidem*, à F. LISZT, 28 janvier 1838.

La situation s'améliorant avec le retour des beaux jours elle rejoignit Paris afin de s'occuper de ses affaires d'édition… et revoir CHOPIN. Elle descendit chez Charlotte MARLIANI, rue Grange-Batelière, femme du Consul d'Espagne à Paris, et loua une chambre dans un hôtel à proximité pour y écrire la nuit et se reposer le matin. Emmanuel MARLIANI avait connu, alors Consul d'Espagne à Marseille, un éminent praticien, le docteur CAUVIERE. De passage à Paris, en septembre 1838, CAUVIERE rendit visite aux MARLIANI pour examiner Maurice SAND. Il décela chez l'adolescent une circulation du sang défectueuse et conseilla à sa mère de s'éloigner des froids humides du nord, pour passer les mauvais jours dans le midi de la France. George SAND pensa soigner ainsi ses rhumatismes et CHOPIN, atteint déjà d'une tuberculose qui l'emportera dix ans plus tard, espéra lui aussi que ce séjour lui serait bénéfique. Le départ fut rapidement décidé.

La mode était à l'Espagne. Encouragés par leurs amis MARLIANI, ils choisirent l'île de Majorque, vantée pour sa beauté, la poésie de ses vieux couvents et la clémence de son climat à cette période de l'année.



VERS MAJORQUE.

Les amants voyagèrent séparément au départ de Paris, peut-être pour couper court aux commérages, sans doute aussi pour donner le temps à George SAND de préparer ses enfants à sa nouvelle situation sentimentale ; certainement pour s'éloigner de Félicien MALLEFILLE, précepteur des enfants et amant jaloux et opiniâtre. Ils prirent la diligence jusqu'à Chalon-sur-Saône, puis le coche d'eau sur le Rhône à destination d'Avignon, une voiture enfin, à petites journées, pour aller attendre CHOPIN à Perpignan. Le 31 octobre, après quatre jours de voyage, nuit et jour, Frédéric rejoignait George[1]. Reconnus ils furent fêtés à Perpignan par un groupe musical qui leur offrit une aubade. Deux jours plus tard, ils embarquaient à Port-Vendres sur *Le Phénicien* pour rejoindre Palma de Majorque après une escale à Barcelone. Le voyage n'était pas un temps perdu pour l'inspiration des deux artistes, attentifs et sensibles aux beautés des lieux qu'ils traversaient. Ainsi George SAND évoquera-t-elle, quelques années plus tard, une nuit passée en mer :

"Lorsque nous allions de Barcelone à Palma, par une nuit tiède et sombre, éclairée seulement par une phosphorescence extraordinaire dans le sillage du navire, tout le monde dormait à bord, excepté le timonier, qui, pour résister au danger d'en faire autant, chanta toute la nuit, mais d'une voix si douce et si ménagée qu'on eût dit qu'il craignait d'éveiller les hommes de quart, ou qu'il était à demi endormi lui-même. Nous ne nous lassâmes point de l'écouter, car son chant était des plus étranges[2]."

Quant à CHOPIN, son *Nocturne en sol majeur,* composé à Nohant l'année suivante sera "imprégné de cette nuit de bonheur où, pour la première fois, leurs œuvres se croisèrent[3]."

SITUATION POLITIQUE ET SOCIALE A MAJORQUE.



Juan Avarèz MENDIZABAL

A la mort du roi FERDINAND VII en 1833 une guerre de succession éclata entre partisans de MARIE-CHRISTINE, mère et régente D'ISABELLE II, fille du roi défunt, (Libéraux) et de ceux de son oncle CARLOS frère de FERDINAND VII (Carlistes). Cette guerre atroce entraîna dans l'île un afflux de réfugiés durant leur séjour qui n'en fut pas affecté cependant. En 1835 le premier ministre MENDIZABAL – compagnon de CHOPIN de Paris à Perpignan – avait nationalisé les biens du clergé et imposé la destruction des couvents de moins de 12 moines, disposition qui aura une incidence sur les voyageurs[4]. George SAND approuvait les mesures de MENDIZABAL de démolir "ces demeures sinistres, consacrées à un culte plus sinistre encore[5]." Pour elle le monachisme avait représenté l'Inquisition et participé aux persécutions contre les non catholiques (juifs et maures) à la fin du XIIe siècle. Elle demeurait très critique vis-à-vis des Chartreux de son siècle qui, soutenait-elle, n'avaient plus une foi réelle dans l'Eglise romaine.

---

[1] *Ibidem*, t IV, 512.
[2] G. SAND, *Un Hiver à Majorque*, Edition établie, présentée, commentée et annotée par Béatrice Didier, Le Livre de poche, 5897, p.143. Désormais *Un Hiver*.
[3] M.P. RAMBEAU, *Chopin, l'enchanteur autoritaire*, L'Harmattan, 2005, p.481.
[4] La paix de 1839 donnera le pouvoir à Isabelle II.
[5] *Un Hiver*, p. 140.

A PALMA.

Premières impressions…
Le 8 novembre ils débarquèrent à Palma. Le temps était beau. Ayant quitté Paris alors que le froid s'y installait, ils furent ravis de trouver une température jugée estivale. Surpris également par *"une nature charmante et tout à fait neuve"* pour eux : une végétation qu'ils ne connaissaient pas et qui enchantait petits et grands : palmiers, aloès et fleurs souvent inconnues. Les oranges, en particulier, firent la joie des enfants. Les cultures en terrasse donnaient *"à la campagne l'aspect d'un verger admirablement soigné*[1]*."*
A leur arrivée à Palma ils louèrent *"deux petites chambres garnies, ou plutôt dégarnies, dans une espèce de mauvais lieu"*. Le confort était en effet sommaire : *"un lit de sangle avec un matelas rebondi comme une ardoise ",* et la nourriture difficilement supportable : *"poivre et ail à discrétion*[2]*."*
Aussi déménagèrent-ils quelques jours plus tard, pour s'établir à quelques kilomètres de la ville dans une maison baptisée *Son'Vent* – la maison du vent. Les citronniers et les myrtes étaient encore en fleurs. Leurs parfums montaient jusqu'à la terrasse où George SAND veillait tard. CHOPIN écrivait à un ami : *"Du soleil toute la journée. Tout le monde est vêtu comme en plein été … La nuit, on entend des chants et le son des guitares… Bref une vie admirable*[3]*."*



Mais, à partir du 7 décembre, le temps changea brutalement ; la pluie tomba en déluge, grossissant un torrent proche et ruisselant même dans leurs chambres mal closes et aux cloisons trop minces[4]. Bientôt l'humidité persistante eut raison de la santé de CHOPIN qui recommença à tousser. Il était impossible de chauffer convenablement la maison, malgré l'installation d'une "cheminée à la prussienne". George SAND dut faire appel à des médecins locaux, sans grands résultats, comme le malade le constatait lui-même avec humour :
"Trois médecins – les plus célèbres de l'île – m'ont examiné. L'un a flairé mes crachats, l'autre a frappé pour savoir d'où je crachais, le troisième m'a palpé en écoutant comme je crachais. Le premier a dit que j'allais crever, le deuxième que j'étais en train de crever, le dernier que j'étais crevé déjà[5]*."*
Plus sérieusement il confiait à un ami : *"Je tousse, couvert de cataplasmes, j'attends le printemps*[6]*."* Il avait loué un pianino[7] à Majorque mais l'instrument ne lui plaisait guère. Il attendait avec impatience celui que Pleyel lui avait envoyé, via Marseille, mais ce piano s'il était bien arrivé à Palma, était bloqué à la Douane qui demandait un prix exorbitant pour le livrer.

ON QUITTE *SON'VENT.*

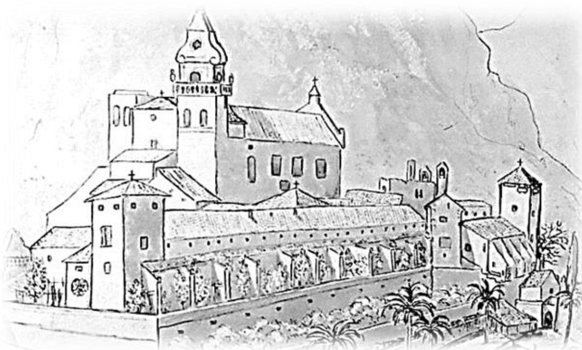
Cependant les allées et venues de médecins eurent pour conséquence de porter à la connaissance du propriétaire l'état de santé de CHOPIN. La rumeur publique fit le reste : le propriétaire, un nommé GOMEZ, persuadé d'abriter un phtisique et terrorisé par le risque d'une contagion, exigea leur départ. La phtisie était déjà considérée, en Espagne, comme une maladie contagieuse et le propriétaire aurait dû se montrer beaucoup plus pointilleux, de même d'ailleurs que les médecins qui avaient examiné le malade, en signalant le fait à l'Alcade, ce qu'ils ne firent probablement pas. Cette exigence du propriétaire révolta George SAND persuadée de sa malveillance. Elle ne connaissait pas l'Edit du 6 octobre 1751 qui faisait obligation de détruire linge, meubles et objets ayant appartenu à des "personnes atteintes et mortes de maladies éthisiques, phtisiques et autres maladies contagieuses". L'Alcade était, en personne, responsable de ces destructions. Les peines prévues pour les contrevenants étaient lourdes : amendes élevées, suspension pour les médecins, puis exil de 4 ans en cas de récidive, prison et même bagne pour le personnel médical. Ce n'était donc pas acte de malveillance, comme le pensait George SAND qui dût acheter au propriétaire matelas et meubles afin qu'ils fussent brûlés[8]. En France, on ne croyait pas la contagion possible. On mettra d'ailleurs beaucoup de temps à en tenir compte. Ainsi, en 1874 encore, le *Dictionnaire du XIXe siècle* affirmait-il : "Pendant un certain temps, on a cru à la transmission de la maladie par contagion ; mais cette opinion est aujourd'hui généralement abandonnée."

---

1 *Ibidem* , p. 50-55.
2 *Ibidem*, p. 56.
3 *Correspondance de F. CHOPIN,* Ed. Richard MASSE, II, à J. Fontana, 15 novembre 1838, p. 263-264.
4 *Ibidem*, 62-63.
5 *Correspondance de F. CHOPIN, op.cit.,* p. 274.
6 *Ibidem*, 14 décembre 1838, p. 277.
7 Petit piano droit à 5 octaves.
8 Les médecins français consultés avant son départ, tant PAPET à La Châtre que CAUVIÈRE à Paris ne croyaient pas CHOPIN phtisique.

Il faudra attendre encore quelques années les travaux de PASTEUR sur la microbiologie pour changer ce point de vue. Cependant il semble bien que le comportement des voyageurs ait entraîné une application sans doute sévère – après tout il n'existait pour Chopin qu'une présomption de maladie – mais l'isolement dans lequel les voyageurs s'étaient complus avait certainement entraîné ces décisions sans appel.
Par bonheur, en même temps qu'elle avait louée cette maison, elle avait, en vue des beaux jours, loué dans la Chartreuse de Valldemosa, "immense et magnifique couvent désert au milieu des montagnes[1]", trois cellules et un jardin. Car le couvent, abritant plus de douze moines, n'avait pas été détruit, mais ses pensionnaires s'étaient dispersés à la suite du décret MENDIZABAL. Si, en été, les cellules de la Chartreuse, devenue propriété de l'Etat, était louées depuis à des particuliers, elle était déserte en hiver, mis à part un maigre personnel d'entretien. Dans l'attente de la disponibilité des locaux loués les voyageurs furent invités par le Consul de France pendant quelques jours, du 10 au 14 décembre.
La rumeur enflait à Palma, entretenue par le fait qu'ils avaient évité de fréquenter les élites majorquines, négligeant même l'église le dimanche et lors de fêtes religieuses. Comme le remarquera Hélène CHOUSSET, l'épouse d'un banquier de l'île, dans ses *Souvenirs,* les questions posées par la population étaient multiples :
"Qui était-ce? Que venait faire dans l'île une femme accompagnée d'un musicien, disait-on, de deux enfants et d'une femme de chambre? On fut aux informations et l'on découvrit que c'était une femme qui "faisait des livres"! Mais horreur! Elle signait d'un nom d'homme: George SAND ! Et même sa fillette portait une blouse en velours faite comme celle d'un garçon [2]!"
A la veille de leur installation, George SAND écrivait à son amie MARLIANI : *"Enfin notre voyage ici est, sous beaucoup de rapports, un fiasco épouvantable"* ajoutant toutefois : *"Mais nous y sommes",* montrant par là qu'elle s'organisait pour attendre un printemps qu'elle souhaitait précoce[3].

VALLDEMOSA.



Le 15 décembre, ils quittèrent la plaine pour emménager dans cette vieille et immense Chartreuse[4], située sur les hauteurs de l'île à une heure de marche d'un ermitage encore habité par quelques moines hors du temps et à trois heures de Palma par des chemins escarpés et rocailleux. Il faisait beau ce jour-là comme le remarque George SAND : *"la montagne était riante et le vallon encaissé de Valldemossa s'ouvrit devant nous comme un jardin printanier[5]."* Après avoir traversé la plaine d'Establiments et ses terrains qu'elle jugea "négligés" mais qui portaient des fleurs magnifiques, ils abordèrent la partie la plus difficile, celle de la montagne, avec des véhicules rudimentaires qui transmettaient au passager toutes les cahots de mauvais chemins, souvent escarpés, avant d'être contraints de mettre pied à terre pour atteindre la Chartreuse, car aucune charrette ne pouvait gravir le chemin terminal. Mais quel paysage ! Elle écrira plus tard :
"Quand la vue des boues et des brouillards de Paris me jette dans le spleen, je ferme les yeux et je revois comme dans un rêve cette montagne verdoyante, ces roches fauves et ce palmier solitaire perdu dans un ciel rose[6]."
De son côté CHOPIN se montre enchanté par le ciel d'un bleu turquoise mais aussi par la perspective d' *"habiter un cloître merveilleux dans le plus beau site du monde[7]."* La Chartreuse elle-même ne cédait en rien à cette beauté et à ce charme. Trois pièces et un jardin dans cette immense Chartreuse aux trois cloîtres ouverts sur des jardins remplis d'orangers, de plantes aromatiques, de vignes et de lierres. Cloîtres que l'on ne pouvait traverser le soir sans émotion et parfois d'angoisse. Ils emménagèrent dans l'une des douze cellules du nouveau cloître équipée d'un mobilier qu'ils jurèrent satisfaisant et apprécièrent le calme des lieux, seulement rompu par les cris joyeux des enfants jouant dans ces bâtiments, ravis de ce côté mystérieux où les adultes trouvèrent matière à leur œuvre. Il n'y avait personne en hiver mis à part un pharmacien et un sacristain, dépositaire des clefs des lieux. Le service des locataires était composé de Maria-Antonia, femme de service et cuisinière, Catalina qui servait de valet de chambre et la *nina* de groom, toutes un peu chapardeuses qui obligèrent George SAND et ses enfants à surveiller les vivres lorsque les communications avec Palma devinrent difficiles et les denrées plus rares[8].

---

[1] *Corr.,* IV, à Ch. BULOZ, 14 novembre 1838.
[2] Voir M.P. RAMBEAU, *op. cit.,* p. 483, qui cite un extrait des *Souvenirs* de Hélène CHOUSSET, épouse du banquier Bazile CANUT.
[3] *Corr.*, IV, à Mme MARLIANI, 14 décembre 1838.
[4] Ce monastère, situé à 435 mètres d'altitude, comprenait 3 chartreuses de douze cellules chacune composées de trois pièces spacieuses donnant sur un des côtés du cloître.
[5] *Un Hiver… op. cit*., p. 126-127.
[6] *Ibidem.*
[7] Voir *Corr*. CHOPIN, II, *op. cit.,*. p. 265 et à PLEYEL, 270-271 + note 299.
[8] *Ibidem*, 130-131.

Ajoutons à ce personnel la femme de chambre qui avait suivi George SAND. Toutefois, si elle était débarrassée des tâches ménagères, George SAND, outre ses écrits, devait s'occuper de CHOPIN et consacrait sept heures par jour à l'instruction de ses enfants. Elle ne chômait guère.
La solitude musicale de CHOPIN fut heureusement interrompue à plusieurs reprises par la visite d'un jeune violoniste de Valldemosa qui, à sa demande, lui jouait des airs populaires. Comme lors de la soirée du 17 décembre où, dans la cellule voisine, ils assistèrent à un bal rustique avec guitare, violons et danseurs de boléros. L'on prétend même qu'il s'en inspira pour composer la *Mazurka en si bémol majeur* !
Malheureusement, après une courte accalmie, le mauvais temps fit à nouveau son apparition : vent, pluie, tonnerre et, lorsque le soleil parvenait à se montrer, c'était, compte tenu de la hauteur des montagnes environnantes, seulement quelques heures par jour. Ajoutons à cela la méfiance, voire l'hostilité des quelques serviteurs et des rares visiteurs. Le médecin qui suivait CHOPIN et sa toux, lui prescrivait des soins, saignées et diète, qui auraient sans aucun doute affaibli le malade ; aussi s'en passait-on. SAND acheta une chèvre dont le lait, pensait-elle, serait plus efficace que les prescriptions du médecin puis une grosse brebis qui donnait plus de lait et de crème. Chèvre et brebis furent mises sous clef pour qu'on ne volât pas le lait du malade[1]. Les médecins furent, dès lors, évités.
Elle profitait cependant d'accalmies pour sortir avec ses enfants malgré les risques encourus. Ainsi, contrainte de descendre à Palma accompagnée de Maurice pour tenter de dédouaner le pianino Pleyel enfin arrivé de Marseille, la tempête les surprit au retour. Les torrents avaient débordés au point qu'ils durent rejoindre à pied la Chartreuse au risque de se faire renverser, voire emporté, par la violence des courants. Ils mirent six heures pour arriver à leur ermitage, en pleine nuit, "sans chaussures". Chopin, au piano, se leva en les voyant rentrer et, poussant un grand cri, leur dit d'un air égaré : *"Ah ! Je savais bien que vous étiez morts ! "*. Il leur avoua qu'en rêve il s'était vu lui-même noyé dans un lac alors que des gouttes d'eau lui tombaient sur la poitrine. Il nia pourtant avoir entendu le bruit de ces gouttes d'eau sur les toits qui lui auraient inspiré le prélude en composition[2]. Quant à ces hallucinations, il est avéré que lorsqu'il composait il lui arrivait de perdre toute notion du réel, comme nous l'apprend l'une de ses biographes[3].
Le pianino Pleyel, enfin dédouané, fut acheminé à dos d'âne, avec les mêmes difficultés, dans les premiers jours de 1839. Chopin put se remettre au travail. Vingt jours plus tard il envoyait à son agent et ami Fontana les 13 *préludes* qui s'ajoutaient aux 11 composés avant le départ de France.



Dessin de Maurice, fils de George SAND

Le 17 janvier ils eurent la visite d'un voyageur, Charles DEMBOWSKI[4], à qui Madame MARLIANI avait confié lettres et journaux. C'était, ce dimanche, la fête de Saint-Antoine, le saint patron des animaux. La cérémonie se déroulait dans le village de Valldemosa situé à quelques centaines de mètres au sud de la Chartreuse. Le curé du village bénissait les animaux, cochons, mulets et chèvres, qu'on lui présentait pendant que les paysans déposaient leurs offrandes au pied de la statue du Saint. DEMBOWSKI assista à la cérémonie puis rendit visite à George SAND qui l'invita à déjeuner. Il descendit ensuite dans un cabaret du village où il rencontra l'Alcade, les habitants et leur curé.
Ce dernier lui confia qu'il se sentait mortifié par l'absence à la cérémonie du matin de ces résidents qui accumulaient "sur [leurs] âmes" des péchés mortels en n'assistant pas aux messes.

---

[1] M.P. RAMBEAU, *op. cit.*, p. 505.
[2] Les musicologues sont toujours à la recherche de ce prélude. Une majorité soutiennent qu'il s'agit du numéro 15. Mais il semble bien que celui-ci fut composé à Nohant quelques mois plus tard. Alors le 6 ? Quoi qu'il en soit le 15 est remarquable par le sentiment d'angoisse caractérisé par la reprise obsessionnelle du même motif à la main gauche.
[3] Marie Paule RAMBEAU rapporte à ce sujet des témoignages de contemporains confirmant ce fait. Voir *Chopin dans la vie et l'œuvre de George SAND*, Les Belles Lettres, 2004, p. 153.
[4] Italo-Polonais, fils de Mathilde Viscontini DEMBOWSKI une milanaise que STENDHAL courtisa en vain. De son échec il écrivit *De l'Amour*. Quant au fils, Carlo, dont il est question ici, il venait de s'exiler pour avoir tué en duel le comte GRISONI. *Corr.*, IV, note 2, p. 559. Il nous a laissé *Deux ans en Espagne et au Portugal pendant la guerre civile 1838-1840*, 2 vol., GOSSELIN, 1841.

Il rapporta aussi les dires de l'apothicaire qui la voyait fumer ses cigarettes, boire du café, dormir pendant le jour et écrire pendant la nuit ! Pire encore, un menuisier au travail dans leur cellule lui avait confié avoir vu affichés des dessins représentant des moines en goguette[1] ! Pourtant ils reçurent la visite de ce même curé un jour de neige mais leur conversation semble ne pas avoir eu d'autre sujet que ce mauvais temps si l'on en croit la légende d'un croquis de Maurice SAND à cette occasion : *"Visite du curé de Valldemosa qui nous explique ce que c'est que la neige (comme si nous ne le savions pas)*[2]*."*

On le voit, George SAND ne se souciait aucunement de l'image qu'ils donnaient aux autochtones. Elle se disait *"délivrée de la politesse des oisifs*[3]*"*, se sachant *"en assez mauvaise odeur dans ces montagnes"* parce qu'elle dédaignait les cérémonies religieuses[4].

LA SANTE DE CHOPIN SE DEGRADE.

Cependant l'humidité, et le brouillard souvent présent, eurent raison du peu de santé de CHOPIN. Ses fréquentes quintes de toux l'affaiblissaient peu à peu. Le voisinage effrayé par une possible contagion, devenait hostile. Cette hostilité était renforcée par l'isolement volontaire dans lequel les voyageurs se tenaient qui pouvait passer pour du mépris et, surtout, par leur absence remarquée lors des célébrations religieuses, comme on l'a vu – ils n'avaient pas même daigné assister à la veillée de Noël ! – ce qui, dans cette Espagne catholique, ne pouvait se pardonner.



George SAND, qui avait épuisé les ressources médicales de l'île, décida du retour en France. Elle sollicita des personnes qui possédaient voitures et attelages pour redescendre à Palma[5]. Chacune avait une bonne raison ce jour-là pour refuser. Il fallut embarquer dans un *birlocho*, une voiture légère à 4 places ouverte sur les côtés, rembourrée par une sorte de matelas, puis descendre par les mêmes mauvais chemins un malade épuisé, vendre, à bas prix, le peu de meubles achetés sur place et jusqu'au piano Pleyel qui n'était pas encore payé. Mais il fut acheté par Hélène CHAUSSET[6], qui le prétendit arrivé à son nom de Barcelone ! La loi l'obligeant, George SAND fut contrainte, à nouveau, d'acheter, avant de quitter Majorque, le lit où CHOPIN avait couché à Palma afin qu'il fût brûlé. Elle s'en montra une fois de plus scandalisée.

Ces pénibles obligations remplies, l'on put quitter l'île. Toutefois en arrivant à Palma, CHOPIN eut à nouveau un crachement de sang "épouvantable". C'est dans ces conditions que, le 13 février 1839, ils quittèrent Palma sur le vapeur espagnol, *el Mallorquin*[7], qui transportait – c'était la richesse de l'île – une centaine de cochons puants et braillards, pour les vendre à Barcelone. Sa vocation première était, en effet, le transport d'animaux, le passager étant l'accessoire[8]. Malgré la "chaleur étouffante" de la nuit les passagers ne purent quitter leur cabine, le pont étant réservé aux animaux. Ceux-ci se tinrent tranquilles au début de la traversée mais le commandant, jugeant au bout d'un moment qu'ils l'étaient trop, ordonna de leur donner le fouet pour les maintenir éveillés. Ce fut un concert de hurlement des matelots et de cris stridents des bêtes, renouvelé chaque quart d'heure, qui empêchèrent les passagers de dormir.
Quand le bateau fut amarré à Barcelone dix-huit heures plus tard, il fallut attendre que ces cochons soient débarqués pour prendre l'air et mettre pied à terre. L'on juge qu'après une telle traversée l'état de santé de CHOPIN ne s'était pas amélioré.

---

[1] M.P. RAMBEAU, *op. cit.*, p.506.
[2] *Ibidem*.
[3] *Corr.*, t IV, à Ch. MARLIANI, 22 janvier 1839.
[4] *Ibidem*, à F. BULOZ, 28 décembre 1838.
[5] *Ibidem*, à Ch. MARLIANI, Barcelone, 15 février 1839.
[6] L'épouse du banquier. Voir *supra*, note 19.
[7] C'est probablement le navire qui, en 1830, traversa l'Atlantique pour atteindre Cuba. Juan SUAU, son commandant, entreprit de fonder la société Bodegas-Suau pour commercer avec les Cubains. Il avait dû, en raison de son âge, se reconvertir dans la liaison Palma-Barcelone. *El Mallorquin* était un navire à voiles, 2 mâts, machine à vapeur et aubes.
[8] Palma-Barcelone environ 169 milles. A 8 nœuds : 18 heures. Bien long pour un malade !

A BARCELONE.

George SAND dut payer une nouvelle fois la couchette du malade avant de débarquer du transport. Un brick de guerre français, *Le Méléagre*[1], se trouvant sur rade, George SAND, avec l'accord du Consul de France, y fit transporter le malade qui crachait encore le sang. Le médecin du bord l'examina, parvint à arrêter l'hémorragie puis ajouta, qu'en dépit d'"une poitrine excessivement délicate ", il pourrait, avec des soins et du repos, reprendre bientôt une vie normale. Aussi décida-t-elle de rester à Barcelone encore une huitaine de jours pour le reposer, avant d'embarquer pour Marseille où ils demeureraient le temps nécessaire pour assurer la convalescence du malade car il faisait encore trop froid pour rentrer à Paris[2].

Le 22 février ils embarquèrent sur *Le Phénicien,* le même navire qui les avait menés à Majorque, et, après une escale à Port-Vendres, arrivèrent à Marseille deux jours plus tard. Prévenu, le Docteur CAUVIERE, les attendait, il examina le malade et ne lui trouva "aucune lésion, aucune cavité, aucun mal sérieux[3]." A noter que, comme nombre de ses confrères français, CAUVIERE ne croyait pas à la contagion. Soulagée elle se confiait à son amie MARLIANI :

"Il ne crache plus de sang, il dort bien, tousse peu, et surtout il est en France ! Il peut dormir dans un lit qu'on ne brûlera pas pour cela. Il ne voit personne se reculer quand il étend la main[4]."



Marseille au XIXe siècle

CHOPIN se rétablit peu à peu. Enfin, le 23 mai, ils purent quitter Marseille par bateau pour gagner Arles puis louèrent une voiture qui les emmena en sept jours jusqu'à destination. Le 1er juin ils arrivaient à Nohant où CHOPIN trouva avec bonheur un piano Pleyel que George SAND avait commandé sans l'en prévenir[5]. Ils devaient y rester jusqu'à l'automne. Cet été fut productif : un roman, *Gabriel,* un *Essai sur le drame fantastique,* une pièce de théâtre, *Cosima* – qui fut cependant un échec l'année suivante – pour SAND. De son côté CHOPIN composa, durant l'été, la *Sonate en si bémol mineur* "bouleversant poème de la mort et du vouloir-vivre", où l'on retrouve ses hallucinations et ses angoisses[6].



Cependant, malgré les épreuves subies durant *"ce plus malheureux essai de voyage qui se puisse imaginer [7]",* ils purent, et l'un et l'autre, poursuivre leur œuvre.

George SAND y écrivit la fin de *Spiridion*[8], roman d'une vie monastique représentée sous son jour le plus sombre. C'est un tableau implacable des mesquineries et de l'ennui de cette existence, qui met en scène l'affrontement de moines hallucinés dans un couvent qui doit fort à la Chartreuse et à la visite que les voyageurs firent à l'Ermitage de la Trinité située à quelques kilomètres de Valldemosa où ils purent observer la misère et la déchéance d'une communauté de moines abêtis par la claustration[9].

CHOPIN y composa la majorité – et non la totalité comme on le dit souvent – de ses 24 *préludes* après la livraison du piano Pleyel au tout début du mois de janvier 1839. Le calme de l'endroit, les soins de SAND, les cris joyeux des enfants qui jouaient dans ces bâtiments et l'arrivée du piano Pleyel eurent certainement un effet bénéfique pour sa création.

---

[1] Brick de 24 canons construit à Lorient en 1828 qui était mouillé en rade de Barcelone probablement pour défendre les intérêts des ressortissants français dans un pays en guerre.

[2] *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI, 15 février 1839.

[3] *Ibidem*, à Ch. MARLIANI, 8 mars 1839.

[4] *Corr.*, t. IV, à Ch. MARLIANI 26 février 1839. Cependant cet optimisme s'accompagnait d'une violente diatribe contre les Espagnols et du désir de régler ses comptes avec eux. Ce sera fait en 1841 par son livre *un Hiver à Majorque*.

[5] C'était la première fois qu'il entrait à Nohant. Il y vivra les sept étés les plus féconds de sa création.

[6] M.P. RAMBEAU, *op. cit.*, p. 540-541.

[7] *Corr.*, IV, à F. ROLLINAT, 8 mars 1839.

[8] Le roman avait commencé à paraître dans la Revue des Deux Mondes le 15 octobre 1838, puis le 1er et le 15 novembre. Les deux dernières livraisons furent composées à Majorque et paraîtront les 1er et 15 janvier suivants.

[9] M.P. RAMBEAU, *op. cit.*, p.485. A sa lecture on ne peut que penser au roman d'Umberto ECO, *Le Nom de la Rose,* où l'on retrouve le même combat contre l'obscurantisme et pour la liberté.

George SAND écrira plus tard :
"C'est là qu'il a composé les plus belles de ces courtes pages qu'il intitulait modestement des préludes. Ce sont des chefs-d'œuvre. Plusieurs présentent à la pensée des visions de moines trépassés[1] et l'audition des chants funèbres qui l'assiégeaient ; d'autres sont mélancoliques et suaves ; ils lui venaient aux heures de soleil et de santé, au bruit du rire des enfants sous la fenêtre, au son lointain des guitares, au chant des oiseaux sous la feuillée humide, à la vue des petites roses pâles et épanouies sur la neige[2]."



Mais il semble bien à la lecture de sa correspondance qu'il revint de Majorque avec l'intuition d'une mort prématurée, intuition qui lui fit choisir une vie sédentaire au lieu d'une vie de concertiste européen comme celle de LISZT. Il ne donna, en effet, que deux concerts à Paris, en 1841 et 1842. Quant aux voyages ils se limiteront aux trajets entre Paris et Nohant jusqu'en 1847, année de la rupture du couple[3].

Enfin ce séjour, en dépit ou en raison des dangers encourus, scella une cohésion familiale certaine, comme elle le confia à Charlotte MARLIANI :
"Nos liens de famille en sont plus étroitement serrés et nous nous pressons les uns contre les autres avec plus d'affection et de bonheur intime[4]."

Néanmoins, George SAND gardera une rancune tenace vis-à-vis des Majorquins exprimée dès son retour à Marseille dans une lettre envoyée à son amie MARLIANI :
"Un mois de plus, et nous mourions en Espagne, Chopin et moi, lui de mélancolie et de dégoût, moi de colère et d'indignation. Ils m'ont blessée dans l'endroit le plus sensible de mon cœur, ils ont percé à coups d'épingles, un être souffrant sous mes yeux, jamais je ne le leur pardonnerai, et si j'écris sur eux, ce sera avec du fiel[5]."





Ce ressentiment opiniâtre aura pour exutoire une relation de ce voyage, *Un Hiver à Majorque*, qui sera publié, deux ans plus tard, dans *la Revue des Deux Mondes*, puis en volume, par lequel elle régla ses comptes avec les Majorquins, provoquant, de ce fait, une violente polémique qui mit plusieurs décennies à s'éteindre.

---

[1] On trouve également trace de ces visions dans *Spiridion.*
[2] G. SAND, *Histoire de ma vie, op. cit.*, t. II, p. 420.
[3] Toutefois après la rupture d'avec SAND, en 1848, il donnera en Grande Bretagne toute une série de concerts, Glasgow, Liverpool, Manchester, Londres…
[4] *Corr.*, IV, à Ch. MARLIANI 14 décembre 1838.
[5] *Ibidem*, à Ch. MARLIANI, Marseille, 26 février 1839.

Conférence du 26 août 2017.

" GEORGE SAND ET CHOPIN, UNE RELATION COMPLEXE "

Par Gilbert PAOLI.



CHOPIN n'a pas écrit d'autobiographie. George SAND quant à elle, nous laisse trois témoignages de sa liaison avec CHOPIN. D'abord *Un Hiver à Majorque* paru en 1842 qui relate leur voyage aux Baléares ; puis *Histoire de ma vie* qui est une autobiographie intellectuelle, commencée en 1847 juste après la rupture et achevée en 1855, six ans après la mort du compositeur. Le chapitre qui concerne CHOPIN est le 13e de la cinquième partie.
Enfin un roman de G. SAND, *Lucrezia Floriani* écrit en 1846 et paru en 1847 au moment de la rupture entre la romancière et le musicien. La source de renseignements la plus riche reste l'abondante correspondance que SAND et CHOPIN adressent à leurs proches ou à leurs amis et qui donne une image plus précise de leurs rapports. Il est à noter que G. SAND a détruit les lettres qu'elle avait envoyées à CHOPIN et qu'Alexandre DUMAS fils lui avait rapportées de Pologne.
La première rencontre entre CHOPIN et G. SAND a lieu à Paris en 1836. Il a 26 ans, elle a 32 ans ; elle est de 6 ans son aînée. Ils officialisent leur liaison deux ans plus tard en 1838. Cette liaison dure huit ans et prend fin en 1846. Quand ils se rencontrent, tous deux ont déjà acquis une renommée dans le monde des lettres et de la musique.
Nous examinerons d'abord où en sont G. SAND et CHOPIN de leur vie privée et de leur carrière au moment de leur rencontre, nous détaillerons les différentes étapes de leur relation et enfin nous analyserons ce qui a séparé mais aussi rapproché ces deux artistes.

I - LA SITUATION INITIALE :

- ***CHOPIN, vie publique.***

CHOPIN quitte la Pologne en novembre 1830. Il s'installe à Paris en 1831 pour y résider jusqu'à sa mort, après un séjour de quelques mois à Vienne. Son séjour dans la capitale coïncide avec le régime de la Restauration. LOUIS-PHILIPPE règne de 1830 à 1848 et CHOPIN séjourne à Paris de 1831 à 1849. Son séjour coïncide également avec le triomphe du mouvement romantique en France qui s'impose avec HUGO, LAMARTINE et MUSSET; Il faut toutefois préciser que CHOPIN est imperméable à bien des aspects du romantisme. Paris vers 1830 est une des capitales culturelles du monde. CHOPIN va s'intégrer très rapidement dans la vie sociale et artistique de l'époque. Bien élevé, maniéré, délicat, il est le professeur de piano de l'aristocratie polonaise en exil et de l'aristocratie française du faubourg Saint-Germain. Il devient très rapidement la coqueluche du Tout-Paris en donnant quelques concerts mémorables. Comme autrefois à Varsovie, il va de salon en salon couvert de compliments et de cadeaux. *"Paris,* écrit-il à son ami Titus, *correspond à tout ce que le cœur désire".*

- ***Qu'en est-il de sa vie privée ?***



***Constance* GLADKOWSKA**

1 - Les seules femmes qui intéressent CHOPIN à l'adolescence sont les "siennes", sa mère et ses sœurs ; il entretient avec elles une relation fusionnelle et il ne s'en détachera jamais. Les femmes ne l'attirent que très modérément. Beaucoup de ses élèves, amoureuses éperdues tournent autour de lui, mais lui ne les voit pas. *"Plutôt épouser la mort"* dit-il à propos de l'une d'entre elles à la fin de sa vie.



***Marie* WODZINSKA**

2 - En Pologne il fait la connaissance de Constance GLADKOWSKA, une jeune chanteuse dont il tombe immédiatement amoureux mais qu'il n'ose approcher. Finalement, elle accepte de chanter dans un de ses concerts. Il tergiverse si bien qu'il se déclare seulement une semaine avant son départ définitif de Varsovie. Elle ne le repousse pas, mais ils ne se reverront plus et l'année suivante Constance se marie avec un gentilhomme campagnard. Tout est fini de cet amour platonique qui n'a jamais commencé.

3 - Marie WODZINSKA, issue d'une famille noble, est la sœur de ses camarades de jeu à la pension de ses parents. Ils se connaissent depuis l'enfance. Marie a 16 ans quand il en tombe amoureux en 1835 lors d'un séjour à Dresde chez la famille WODZINSKI. Chopin retrouve l'été suivant la jeune fille à Marienbad. La veille de son départ, un peu comme avec Constance, CHOPIN finit par lui demander sa main. Marie accepte, mais se soumet à la décision de sa mère ; celle- ci ne s'oppose pas catégoriquement, tout en exigeant le secret, le père n'étant pas mis au courant des faits. Et finalement la rupture advient en mars 1837. Une rupture informelle qui a lieu par échange de courrier.

Trois raisons, outre le caractère de CHOPIN qui vit de souvenirs et de projets à peine ébauchés, expliquent l'échec de ce projet de mariage :

- L'opposition du père de Marie (à cause de ses inquiétudes relatives à la santé de CHOPIN et à ses mauvaises fréquentations : Marie D'AGOULT qui a abandonné son mari pour suivre Liszt et G. Sand qui défraie la chronique).
- L'opposition de l'oncle de Marie et ses préjugés aristocratiques (on n'épouse pas un musicien, un musicien est un domestique).
- La tiédeur de Marie (à comparer avec l'attitude de Clara WIECK la femme de SCHUMANN, par exemple).

Est-ce à dire que CHOPIN est vierge au moment où il a rencontré G. SAND ? Il semble bien que non. *"A Vienne, juste avant sa venue à Paris, dans le quartier des amours éphémères, sur les conseils de TITUS, il suit une chanteuse de cabaret qui tourne autour de lui depuis plusieurs jours et lui laisse des souvenirs cuisants."* (E.RUGGIERI). Ce qui ne l'incite pas à recommencer. Sa seule expérience serait donc celle des maisons closes.
Faut-il chercher autre chose ? Aujourd'hui certains essayistes n'hésitent pas à parler d'homosexualité. G. SAND aurait été une femme alibi comme dans le cas de VERLAINE ou de GIDE. Ils s'appuient sur la correspondance enflammée que CHOPIN entretient avec son ami Titus WOYCIECHOWSKI : *"Aime-moi, mon bien-aimé, tends tes lèvres à ton ami... Je sais que tu n'aimes pas qu'on t'embrasse, mais j'en prends la liberté... Je cache tes lettres comme le ruban d'une amante. Ecris-moi et nous nous dorloterons de nouveau dans une semaine. A toi pour toujours"*. Cette correspondance suscite des interrogations mais il faut rester très prudent parce qu'il s'agit de traductions du polonais qui ne sont pas toujours identiques; parce qu'on est en plein romantisme, période qui pratique plus qu'aucune autre l'hyperbole; parce que les diverses idées d'amour et d'affection comportent à l'époque une multitude de degrés qui pour la plupart n'ont rien de sexuel. On peut penser aussi que ce sont des emportements d'adolescent. De fait si tant est que CHOPIN ait eu des tendances homosexuelles latentes, il est invraisemblable que ce soit allé très loin. D'abord parce que TITUS n'a pas compris, n'a pas voulu comprendre ou a fait semblant de ne pas comprendre ou qu'il n'y avait rien à comprendre, ensuite parce qu'aucune des personnes qui ont côtoyé CHOPIN de près ou de loin n'y fait allusion. Enfin, le marquis DE CUSTINE, qui ne cache pas son homosexualité et qui aurait aimé l'attirer chez lui en a été pour ses frais.

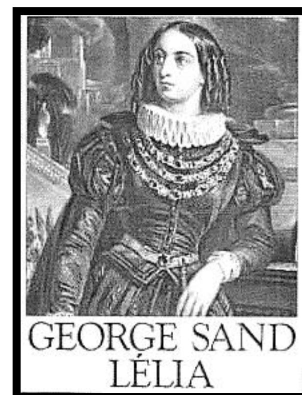


Titus WOYCIECHOWSKI

➢ *Où en est G. SAND à cette époque de sa vie ?*

- <u>Vie publique</u> :

Le succès de son roman *Indiana*, paru en 1832, alors qu'elle n'a que 28 ans, lui assure une célébrité immédiate et lui donne une indépendance financière. Elle est une des premières femmes à vivre de sa plume. Elle mène et mènera une vie de forçat littéraire toute sa vie. C'est le prix à payer pour faire face à des dépenses considérables: un appartement à Paris, Nohant dont l'entretien coûte cher, l'éducation des enfants et le train de vie d'une grande maison qui ne désemplit pas. Ensuite paraît *Lélia*, roman qui fait scandale. C'est un roman qui pose des questions taboues sur l'amour, le désir et la sexualité féminines. On crie à l'attentat à la pudeur.



- <u>Vie privée</u> :

La vie sentimentale de G. SAND est agitée. Il y a l'échec de son mariage avec le baron DUDEVANT, puis une série de liaisons plus ou moins durables, souvent houleuses, rarement heureuses, toujours douloureuses avec Jules SANDEAU, avec Aurélien DE SÈZE, Stéphane AJASSON, le probable père de Solange, son deuxième enfant. Il y a la liaison éclair avec Mérimée. Il y a la liaison avec MUSSET à Venise, puis celle avec le docteur PAGELLO. Au retour de Venise, il y a la liaison avec l'avocat républicain Michel DE BOURGES, avec le juriste Gustave PLANCHE, avec le botaniste Charles DIDIER. Enfin avec Félicien MALLEFILLE, le précepteur de ses enfants au moment où elle rencontre pour la première fois CHOPIN.
Toutefois cette collection d'amants ne laisse pas de poser problème si l'on se rapporte à l'héroïne de son roman *Lélia* incapable d'accéder au plaisir charnel : *"Comment sortir de ce marbre qui me monte jusqu'aux genoux et me retient enchaînée comme le sépulcre retient les morts ? "* Serait-ce pour cela qu'elle aurait collectionné les amants?

II - LE DEROULEMENT DE LEUR RELATION :

SAND est désireuse de rencontrer le prodige dont tout le monde parle. Elle fait la connaissance de CHOPIN à l'automne de 1836. G. SAND s'éprend de CHOPIN d'abord parce qu'habituée aux hommes cyniques et volages (en particulier MUSSET, MERIMÉE et DUDEVANT son mari, un être alcoolique, violent et paresseux), elle est subjuguée par l'élégance, la discrétion et la pudeur de l'artiste. Elle s'éprend de CHOPIN parce que CHOPIN est frêle et souffrant. (G. S. parle de sa "frélicatesse") et que G. SAND a un tempérament maternel. Elle est là pour protéger, consoler, rassurer. Elle écrit : *"J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être*

souffrant et fatigué". Pour séduire CHOPIN, G. SAND doit mettre en place une stratégie La première rencontre a lieu à l'hôtel de France rue Laffitte chez le couple LISZT-D'AGOULT. Et c'est un échec.
En fin de soirée, G. SAND essaie de retenir CHOPIN et pour le faire rire elle imite l'accent berrichon, ce qui a pour résultat de l'irriter : *"Quelle femme antipathique, cette SAND !"* dit CHOPIN. Dans une lettre à sa famille en 1836, il confirme : *"j'ai fait la connaissance d'une grande célébrité : Madame DUDEVANT, connue sous le nom de G. SAND ; mais son visage ne m'est pas sympathique et ne m'a pas plu du tout. Il y a même en elle quelque chose qui m'éloigne."* Mais G. SAND ne s'avoue pas vaincue.
Le 13 décembre 1836, CHOPIN organise chez lui une soirée à laquelle participe la romancière. Cette fois, elle s'y est mieux préparée. Elle est vêtue d'une robe somptueuse aux couleurs polonaises, elle ne fume pas son cigare, elle ne raconte pas la moindre histoire berrichonne. Au moment de partir, elle le prie d'accompagner LISZT et Marie D'AGOULT à Nohant au printemps suivant. CHOPIN décline l'offre.
Les choses n'avancent guère après le 13 décembre. Durant l'hiver qui suit, la romancière et le musicien se revoient plus fréquemment. Mais rien n'est fait. Le 23 mai 1838 G. SAND écrit non sans un certain humour à son amie, la Comtesse MARLIANI : *"Le temps est variable dans la saison des amours. On dit beaucoup de oui, de non, de si, de mais dans une semaine et souvent on dit le matin ; ceci est intolérable, pour dire le soir, c'est le bonheur suprême. J'attends donc pour vous écrire que mon baromètre marque quelque chose sinon de stable, au moins de certain"*. CHOPIN ne se décide pas à faire le premier pas. C'est elle qui va encore une fois prendre l'initiative. Ce qui ne se fait pas au XIXe. D'où des réactions indignées en cascade. Indécis comme d'habitude, CHOPIN fait appel à son ami le Comte Albert GRYZMALA. Il lui raconte l'entreprise de séduction de SAND. Sauf que GRZYMALA, a dans sa poche une lettre de 28 pages (!!!) que SAND lui a envoyée quelques jours auparavant. Elle attend de lui qu'il devienne en quelque sorte juge arbitre entre elle et Marie WODZINSKA : *"Ecoutez-moi bien, écrit-elle, et répondez clairement, catégoriquement, nettement ....Il est de la plus haute importance que je sache bien sa position afin d'établir la mienne."* Comme une mathématicienne, elle envisage dans cette lettre toutes les possibilités concernant sa future relation avec le pianiste : *"S'il est heureux ou doit être heureux par elle, laissez-le faire. S'il doit être malheureux, empêchez-le. S'il peut être heureux par moi sans cesser de l'être par elle, moi je puis faire de même de mon côté. S'il ne peut être heureux par moi sans être malheureux avec elle, il faut que nous nous évitions et qu'il m'oublie. Il n'y a pas à sortir de ces quatre points"*.


Albert GRYZMALA

Après son entrevue avec CHOPIN, GRZYMALA écrit à SAND pour la rassurer au moins sur 2 points : Marie a bien rompu – ce qu'elle ignorait – et CHOPIN n'envisage pas de la repousser. Mais il n'est pas près d'aller à Nohant. Alors c'est G. SAND qui va à Paris et juillet 1838 marque le début de la relation. Sur recommandation du Comte MARLIANI, consul d'Espagne à Paris, dans le but d'échapper aux ragots distillés par le Tout-Paris, pour fuir la colère de Mallefille, son amant en titre, qui ne parle rien moins que de couper la gorge à CHOPIN et surtout pour soigner la santé chancelante de CHOPIN, ils partent pour les Baléares. Ils arrivent à Palma de Majorque le 7 novembre 1838. Mais les difficultés de tous ordres s'accumulent et le paradis espéré devient rapidement un enfer. Un mois plus tard, le 15 décembre 1838, ils sont contraints de déménager à la Chartreuse de Valdemosa. Il pleut à torrents, la chartreuse est loin de tout et manque du confort le plus élémentaire ; la poste fonctionne mal ; l'accueil des autochtones est détestable ; le piano que Pleyel a promis d'envoyer n'arrive qu'avec mille difficultés. Il faut imaginer CHOPIN en train de composer ses *Préludes*, seul dans une cellule humide chauffée par un unique brasero, CHOPIN, vu par les habitants comme un pestiféré parce que quiconque crache le sang est considéré comme contagieux en Espagne (ce qui n'est pas le cas en France). *"Un mois de plus et nous mourrions en Espagne, CHOPIN et moi"*. Et au début mars 1839 ils reviennent en catastrophe à Marseille. Le 22 mai 1839 après une halte à Marseille et un séjour à Gênes, CHOPIN arrive à Nohant pour la première fois en compagnie de G. SAND. De 1839 à 1846 CHOPIN et SAND vont vivre en alternance entre Paris et Nohant, l'été à Nohant, l'hiver à Paris, sauf l'été 1840 où pour des raisons financières ils restent à Paris.



- ***Où vivent-ils à Paris ?***

A l'automne 1839, Julian FONTANA, un ami de CHOPIN taillable et corvéable à merci, lui trouve un logement rue Tronchet, en trouve un autre pour G. SAND, tout près, rue Pigalle. En réalité, CHOPIN va rapidement vivre chez G. SAND rue Pigalle, son appartement étant trop froid et humide.



Puis, fin 1842 CHOPIN et SAND s'installent square d'Orléans dans deux appartements différents mais proches les uns des autres (l'un au N° 5, l'autre au N° 9 ; le N°7 étant occupé par leurs amis les MARLIANI). Le square d'Orléans est dans le quartier de la Nouvelle Athènes, dans le 9e arrondissement de Paris. La Nouvelle Athènes est un quartier créé vers 1820 où vivent un grand nombre d'écrivains (dont Alexandre DUMAS), d'acteurs ou d'actrices (TALMA, Marie DORVAL), de danseurs (Juliette TAGLIONI), de peintres (DELACROIX, Ary SCHEFFER, Gustave MOREAU), de musiciens (Pauline VIARDOT, KALKBRENNER). C'est dans ce quartier qu'a émergé le mouvement romantique. Pour G. SAND c'est le phalanstère dont elle a toujours rêvé.

- ***Comment vivent-ils à Paris et à Nohant ?***

"Pour G. SAND, Paris est la ville de la liberté et de l'indépendance conquise sur les mœurs étriquées de la province" (Bertrand TILLIER). A Paris, CHOPIN donne des leçons de piano qui constituent sa principale source de revenu (20F or /la leçon chez lui, 30F or s'il se déplace ; 30F or équivalent presque à 1000 Euros mais il lui arrivait aussi d'offrir gracieusement ses leçons). Ses élèves se recrutent pour l'essentiel parmi les dames du faubourg Saint-Germain et de l'aristocratie slave en exil. En tout environ 180 élèves, français ou polonais pour l'essentiel.
Son emploi du temps est simple : le matin et la première partie de l'après-midi sont consacrés à l'enseignement, quelquefois même le dimanche, le soir il joue dans les salons parisiens.
Le succès du premier concert qu'il donne en 1832, dans les salons de l'hôtel Pleyel (compositeur, pianiste et facteur de pianos) en pleine épidémie de choléra lui assure la célébrité et détermine la suite de sa carrière. S'ouvrent alors à lui les salons des ambassades d'Autriche et d'Angleterre, du monde de la haute finance (le salon de James DE ROTHSCHILD, banquier de LOUIS-PHILIPPE), de l'aristocratie de l'Ancien Régime et de l'aristocratie polonaise dont il maîtrise les codes et les usages. En homme dont l'éducation plonge ses racines dans le XVIIIe siècle, il répugne à se produire en public, dans les grandes salles de spectacle. *"Les concerts ne sont jamais de la véritable musique, on doit renoncer à y entendre ce qu'il y a de plus beau dans l'art"*. Ce qu'il apprécie ce sont les soirées où se croisent proches, amis, élèves et admirateurs issus du grand monde. Un univers très proustien avant la lettre. BERLIOZ écrit : *"Un petit cercle d'auditeurs choisis, chez lesquels il pouvait croire à un réel désir de l'entendre pouvait seul le déterminer à s'approcher du piano"*.



Si Paris est le lieu de l'enseignement et de la représentation, Nohant est le lieu de la création.
Nohant est un petit village au centre du Berry, à trente heures de diligence de Paris jusqu'à l'installation du chemin de fer en 1843. On y trouve quelques habitations, une petite église romane dédiée à Sainte-Anne et une grande maison bourgeoise agrémentée d'un grand parc, appelée le Château et propriété de G. SAND. CHOPIN y a séjourné 7 étés de 1839 à 1846. L'atmosphère de Nohant reconstitue d'une certaine manière l'atmosphère familiale que Chopin a laissée pour toujours en quittant la Pologne et qui lui manque tant. G. SAND et ses enfants ont été pendant 7 ans la nouvelle famille dont il a besoin : Maurice a 15 ans et Solange 11. Il donne des leçons de piano à Solange ; CHOPIN aura toujours pour elle une affection sincère, qui, nous le verrons plus tard, aura un effet dévastateur. Nohant c'est aussi le retour à un paysage champêtre qui lui rappelle les lieux de son enfance. G. SAND organise tout pour que CHOPIN y soit très bien. A son arrivée à Nohant, G. SAND lui fait la surprise de lui commander un piano chez Camille PLEYEL. Elle fera aussi capitonner la porte de sa chambre pour qu'il puisse composer sans être dérangé. Quasiment tous les étés, PLEYEL va lui faire parvenir un piano à sa convenance, un piano dont les sonorités correspondent mieux à son monde intérieur.
Les visites scandent les étés à Nohant. Les hôtes de Nohant sont les amis de G. SAND, des écrivains, des philosophes, des peintres, des musiciens. Ainsi ont défilé CALAMATTA, le sculpteur, ARAGO, avocat et homme politique, François BULOZ, directeur de *La Revue des deux Mondes*, à laquelle collabore G. SAND, Charles DUVERNET, fondateur de *L'Eclaireur de l'Indre*, autre revue dans laquelle écrit G. SAND, Pierre LEROUX, l'inventeur du mot socialisme, BALZAC (par trois fois), Louis VIARDOT, directeur du théâtre des Italiens. CHOPIN n'apprécie pas forcément tous ces hôtes dont il ne partage pas l'idéologie. Il ne supporte pas Pierre LEROUX qu'il soupçonne d'exploiter la générosité de G. SAND en s'abritant derrière des théories humanitaires. Lorsque les discussions l'ennuient il s'isole pour se consacrer au piano. Un de ceux dont il se sent le plus proche est curieusement Hippolyte CHATIRON, le demi-frère de G. SAND, personnage haut en couleurs, grand chasseur, le plus souvent alcoolisé, qui habite à quelques encablures.



Hippolyte CHATIRON

Les hôtes de Nohant sont aussi des proches de CHOPIN : il reçoit son ami Albert GRZYMALA, émigré polonais, la comtesse CZOSNOWSKA, le poète Stéphane Witwicki auquel CHOPIN offre nombre de mazurkas mais aussi sa sœur Louise et son beau-frère. Louise a été invitée par G. SAND au moment de la mort du père du compositeur pour tenter d'apaiser son chagrin. Deux des hôtes de G. SAND ont une affinité particulière avec CHOPIN : le peintre DELACROIX à qui nous devons le tableau de 1838 aujourd'hui coupé en 2 parties, une au Louvre l'autre dans un musée d'Amsterdam et Pauline VIARDOT, sœur de la MALIBRAN, chanteuse de renommée européenne. Ils sont les 2 seules personnes à avoir accès avec G. SAND et ses enfants, à la pièce où CHOPIN improvise ou compose.



DELACROIX

Pauline VIARDOT a été l'hôte de Nohant en 41, 43, 44 et 45. Elle a une relation particulière avec CHOPIN car CHOPIN est attiré par l'art vocal et singulièrement par le Bel Canto qui représente pour lui le modèle idéal. Un des rares musiciens de son temps qu'il admire sans réserve est BELLINI. Pour lui, le chant est l'alpha et l'oméga de la musique. *"Il vous faut chanter si vous voulez jouer du piano"* dit CHOPIN.

Quant à DELACROIX, il a été l'hôte de Nohant pendant les étés 42, 43 et 46. Même si CHOPIN ne comprend pas la peinture de DELACROIX et lui préfère celle de INGRES, une amitié sincère se noue entre les deux hommes qui dans leurs longues conversations cherchent les fils imaginaires qui relient les tons de la peinture et les sons de la musique. Solange témoigne dans ses souvenirs : *"Il lui arrivait parfois d'aimer un artiste dont le talent le laissait indifférent. Ainsi DELACROIX. Par impulsion naturelle et non raisonnée, il s'avouait ingriste. Il admirait RAPHAEL, le PERUGIN, ANGELICO. Il ne comprenait ni RUBENS, ni MICHEL-ANGE."* Du premier, il disait : *"c'est un peintre de grosses fesses"*, du second, *"ses modèles se tortillent sous des douleurs atroces"*.

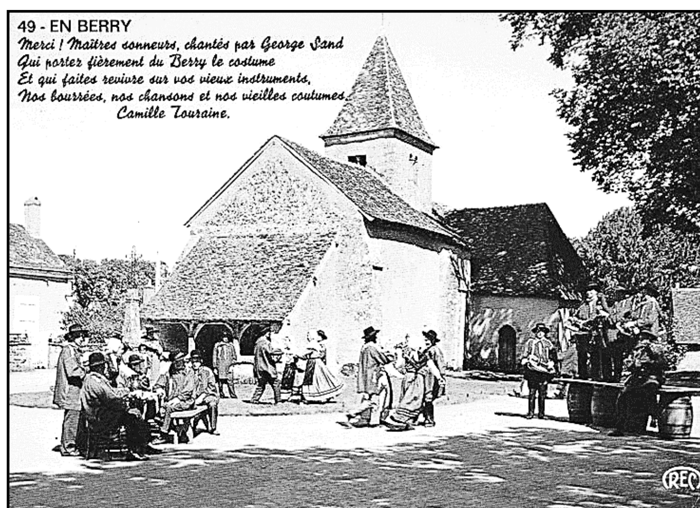


Pauline VIARDOT

Les promenades scandent également les étés à Nohant : on découvre la région, on va à la pêche, à la chasse, on discute botanique ou entomologie. *"Quelquefois, emmenant toute ma couvée dans un char à bancs de campagne, je l'arrachais malgré lui [à son travail] ; je le menais au bord de la Creuse, et, pendant deux ou trois jours, perdus au soleil et à la pluie dans des chemins affreux, nous arrivions, riants et affamés à quelque site magnifique où il semblait renaître. Ces fatigues le brisaient le premier jour [...] Le dernier jour, il était tout ranimé, tout rajeuni et en revenant à Nohant il trouvait la solution de son travail sans trop d'efforts mais il n'était pas toujours facile de le déterminer à quitter ce piano qui était bien plus souvent son tourment que sa joie"*. Cependant CHOPIN ne peut pas toujours suivre le rythme : il se promène à dos d'ânesse pendant que les autres vont à pied.

Par ailleurs, Nohant et ses alentours l'intéressent sur le plan strictement musical. Au cours des fêtes locales ou des mariages, il entend des joueurs de vielle ou de cornemuse.

Les chants du Berry le fascinent comme les mazurkas de son pays natal l'ont fasciné. Cette musique populaire est une source d'inspiration pour le compositeur et constitue un lien fort qui le rattache à sa terre natale.





CHOPIN et G. SAND ont travaillé pendant 7 ans l'un à côté de l'autre, séparés seulement par une porte, CHOPIN tout à sa musique à laquelle il s'adonnait avec passion, avançant très lentement, effaçant sans cesse ce qu'il venait d'écrire, jusqu'à passer à travers le papier avec ce désir de perfection qui le caractérisait ; G. SAND écrivant ses romans sur un mode forcené, la nuit, pour faire face aux demandes des journaux (ses œuvres paraissaient en feuilleton) et pour subvenir au train de vie de Nohant.

On parle souvent de la vie parisienne de CHOPIN, des salons qu'il fréquentait, de ses concerts, de ses leçons. On oublie que c'est à Nohant auprès de G. SAND qui lui a apporté une certaine paix intérieure que sont nés nombre de ses nocturnes, ballades, valses, mazurkas. CHOPIN a composé à Nohant une partie considérable de son œuvre qui va de la sonate op.35 à la sonate pour violoncelle et piano op.65. Après avoir quitté Nohant, comme si son inspiration s'était tarie, CHOPIN n'a quasiment plus rien composé.

En effet, la rupture va survenir.

➢ *La rupture :*

Les raisons de la rupture tiennent aux personnalités antithétiques de SAND et de CHOPIN. A partir de 1845, les signes de désenchantement se précisent.

La romancière est lassée de son rôle de garde-malade, de la jalousie de CHOPIN, et sans doute aussi de l'absence de relations physiques *("huit ans de chasteté, c'était beaucoup"* dit G. SAND).

Le 12 mai 1847 la lettre à GRZYMALA donne des informations très précises sur la cause de la rupture : *"Le mal qui ronge ce pauvre être au moral et au physique me tue depuis longtemps et je le vois s'en aller sans avoir jamais pu lui faire du bien, puisque c'est l'affection jalouse, inquiète et ombrageuse qu'il me porte qui est la cause principale de sa tristesse. Il y a sept ans que je vis avec lui et avec les autres comme une vierge, je me suis vieillie avant l'âge et même sans effort ni sacrifice tant j'étais lasse de passions et désillusionnée. Si une femme devait lui inspirer la confiance la plus absolue, c'était moi et il ne l'a jamais compris... je suis arrivée au martyre... celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me porte".*

Lucrezia Floriani, roman paru en 1847 précise les griefs de G. SAND à l'égard de CHOPIN. Le plus curieux est que dans un premier temps, CHOPIN ne se soit pas reconnu dans le portrait du héros, le prince Karol, projection romanesque de CHOPIN lui-même. Le prince, d'origine polonaise apparaît comme un être ombrageux, neurasthénique et égoïste. De là des souffrances qu'il s'inflige à lui-même et inflige à celle qu'il aime. *"La Floriani supporta toutes les injustices de son amant avec une persévérance inouïe. Karol méconnut la loyauté et le dévouement de sa maîtresse avec une obstination inconcevable. Il jetait l'argent à pleines mains, mais en amour il était avare jusqu'à la frénésie". "Il reprenait la santé et la vie dès qu'il pouvait la faire souffrir. Il s'arrogeait sur elle un droit de propriété absolu".* En un mot il devient un despote moral et un geôlier physique et fait mourir Lucrezia à petit feu.

Maurice



Mais à ces tensions déjà très pesantes s'ajoute la présence de deux enfants qui ont grandi et qui portent une lourde part de responsabilité dans la rupture.

Première étape :

CHOPIN quitte Nohant le 11 novembre 1846 à la suite d'une dispute avec Maurice, le fils de G. SAND. CHOPIN et Maurice ne s'entendent plus. Chopin a peu de considération pour Maurice qu'il considère comme un velléitaire incapable de travailler sérieusement. Il n'apprécie pas davantage la cour effrénée que Maurice fait à Augustine BRAULT, une cousine de G. SAND que la romancière a recueillie depuis quelques mois. De son côté, Maurice, devenu un adulte ombrageux et jaloux, voit en CHOPIN un intrus qui s'est glissé entre lui et sa mère. Une mère toujours prête à le défendre et à lui pardonner. CHOPIN est celui qui empêche Maurice de vivre comme il l'entend. D'où des conflits permanents jusqu'au jour où éclate une dernière dispute un matin où Maurice menace de quitter Nohant, ce à quoi G. SAND ne peut se résoudre. Conséquence : *"Chopin ne supporta pas mon intervention nécessaire et légitime. Il baissa la tête et prononça que je ne l'aimais plus".* Le 11 novembre 1846, CHOPIN quitte Nohant pour n'y jamais plus revenir.

Solange



Deuxième étape :

19 mai 1847 : le mariage de Solange avec le sculpteur Jean-Baptiste CLESINGER.

Solange a des relations exécrables avec sa mère qui s'en est toutefois toujours occupée avec beaucoup d'attention. Il y a entre la mère et la fille une incompréhension profonde qui ne fera que s'accentuer avec les années. Or Solange a besoin d'un allié contre sa mère et contre Maurice qui font souvent cause commune contre elle. Et cet allié ce sera CHOPIN qui a toujours montré de l'affection pour elle et qui juge qu'elle a besoin d'être aidée. Solange s'est fiancée avec un châtelain des environs, Fernand DES PREAULX. Mais, le jour même de la signature du contrat de mariage, elle refuse tout net. C'est qu'elle est tombée amoureuse d'un sculpteur Auguste CLÉSINGER, qui a une réputation d'homme violent et grossier et que la romancière accepte néanmoins pour gendre pour des raisons non explicitées mais que certains auteurs attribuent à un enlèvement de Solange par CLÉSINGER. *"Quand le Rubicon est passé, les si et les mais ne font que du mal".* CHOPIN manifeste sa réprobation, s'interpose. Il écrit à sa famille : *"J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour que ce mariage ne soit pas conclu".* Cette attitude irrite profondément G. SAND qui se refuse à faire de CHOPIN un chef et un conseil de famille.



Auguste CLÉSINGER

Le 12 mai 1847, quelques jours avant le mariage de Solange, G. SAND adresse au Comte GRZYMALA une longue lettre qui fait pendant à celle qu'elle lui avait adressée 9 ans plus tôt : *"Son conseil dans les affaires réelles de la vie est impossible à prendre en considération. Il n'a jamais vu juste les faits, ni compris la nature humaine sur aucun point. Son influence dans les choses de ma famille serait la perte de toute dignité et de tout amour de la part de mes enfants".*

11 juillet 1847 :
Deux mois après le mariage consenti par la mère entre Solange et CLÉSINGER, une violente dispute éclate à Nohant, CLÉSINGER ruiné venant réclamer de l'argent à G. SAND qui a pourtant fait une dot confortable à sa fille en lui donnant l'hôtel de Narbonne à Paris. Elle nous est relatée dans une lettre du 16 juillet 1847 : *"Mon gendre a levé le marteau sur Maurice et l'aurait tué peut-être si je ne m'étais mise entre eux, frappant mon gendre à la figure et recevant de lui un coup de poing dans la poitrine. Si le curé qui se trouvait là, des amis et un domestique n'étaient intervenus par la force des bras, Maurice, armé d'un pistolet, le tuait sur place. Solange attisait le feu avec une froideur féroce."*



Absent de Nohant, CHOPIN est totalement étranger à ces événements. Pourtant, dans une lettre qu'il adresse à G. SAND, il prend le parti de Solange quand bien même il désapprouve cette union. Cette lettre précipite la rupture définitive entre SAND et CHOPIN. Cette rupture va se faire par lettres interposées.
Il y a d'abord une lettre disparue envoyée par SAND à CHOPIN. DELACROIX dans son journal en date du 20 juillet 1847 en parle en disant qu'elle est "atroce". D'après la réponse qu'y apporte CHOPIN on peut affirmer que SAND déclare qu'elle ne tolérera le retour de CHOPIN à Nohant que s'il s'engage à ne pas y prononcer le nom de Solange.



24 juillet 1847 : Réponse de CHOPIN.
"Quant à Solange, elle ne peut m'être indifférente. Vous vous rappellerez que j'intercédais auprès de vous en faveur de vos enfants sans préférence, chaque fois que l'occasion s'en présentait, certain que vous êtes destinée à les aimer toujours, car ce sont les seules affections qu'on ne change pas. Il faut que votre malheur soit bien puissant aujourd'hui pour qu'il défende à votre cœur d'entendre parler de votre fille. Votre dévoué CHOPIN".

28 juillet 1847 : SAND répond à son tour.
C'est la dernière lettre connue de SAND au compositeur :
"C'est bien mon ami, faites ce que votre cœur vous dicte maintenant. Quant à ma fille, elle aurait mauvaise grâce à dire qu'elle a besoin de l'amour d'une mère qu'elle déteste et calomnie, dont elle souille les plus saintes actions et la maison par des propos atroces. Il vous plaît peut-être d'écouter tout cela et d'y croire. Je ne m'engagerai pas dans un combat de cette nature... J'aime mieux vous voir passer à l'ennemi... Soignez-la puisque c'est à elle que vous croyez devoir vous consacrer... Adieu, mon ami. Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. Il est inutile de jamais revenir sur le reste".

4 mars 1848
Le 4 mars 1848, CHOPIN rencontre fortuitement G. SAND chez Mme MARLIANI. Il en fait part à Solange dans une lettre du 5 mars : *"Je suis allé hier chez Mme MARLIANI et en sortant je me suis trouvé dans la porte de l'antichambre avec Mme votre mère. J'ai dit un bon jour à Mme votre mère et ma seconde parole était s'il y avait longtemps qu'elle a reçu de vos nouvelles. Il y a une semaine, m'a-t-elle répondu. Vous n'en aviez pas hier, avant-hier ? Non. Alors je vous apprends que vous êtes grand-mère, Solange a une fillette. J'ai salué et descendu l'escalier..."*
G. SAND retrace le même épisode dans *Histoire de ma Vie* : *"Je le revis un instant en mars 1848. Je serrai sa main tremblante et glacée. Je voulus lui parler, il s'échappa. C'était à mon tour de dire qu'il ne m'aimait plus. Je lui épargnai cette souffrance. Je ne devais plus le revoir... On m'a dit qu'il m'avait appelée, regrettée, aimée filialement jusqu'à la fin. On a cru devoir me le cacher. On a cru devoir lui cacher aussi que j'étais prête à courir vers lui".* CHOPIN aurait dit sur son lit de mort : "Et pourtant elle m'avait dit que je mourrai dans ses bras". SAND n'assistera pas aux funérailles de CHOPIN.
C'est le temps des regrets. CHOPIN en 1847, à la fin de sa vie compose une mélodie Op.74 n°9, il ajoute à sa signature *"Nella miseria"* qui est une citation de *l'Enfer* de DANTE *"nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria"*. (Il n'y a pas de plus grande douleur que de se souvenir du temps heureux dans la misère).
G. SAND de son côté écrit ce mot à Pauline VIARDOT deux ans après la rupture avec CHOPIN : *"Il y a si longtemps que je n'ai entendu de la vraie musique, que j'en rêve et que je crois en entendre. Mais c'est vague, c'est interrompu à chaque instant et c'est comme un cauchemar qui me fatigue en pure perte. Comment ferais-je pour vous demander l'aumône d'un peu de ce bonheur ? "*

III - LA RELATION QUI UNIT LA ROMANCIERE ET LE MUSICIEN EST UNE RELATION COMPLEXE.

A priori tout les oppose.

G. SAND a une solide constitution, elle meurt à 72 ans. Sa vie durant, selon son expression, elle a travaillé *"comme un cheval"*. Son activité est inlassable. Elle n'a cessé d'écrire, romans, nouvelles, pièces de théâtre. Elle s'intéresse à la botanique, au dessin, à la peinture, à la musique, elle s'occupe activement de ses enfants même si cela n'a pas été une grande réussite. Pleine de vigueur, elle est habituée à se mesurer aux embûches de la vie et à les surmonter.

Tout le contraire de CHOPIN qui meurt à 39 ans emporté par une tuberculose qu'il a sans doute traînée pendant une quinzaine d'années et qu'on ne sait pas soigner. Des médecins affirment aujourd'hui qu'il aurait souffert de mucoviscidose mais le test ADN nécessaire pour le confirmer a été refusé par le gouvernement polonais. CHOPIN fait partie de tous ces grands noms de la musique très tôt disparus : MOZART meurt à 35 ans, BELLINI à 34 ans, MENDELSSOHN à 38 ans, SCHUBERT à 31 ans, BIZET à 37 ans.

G. SAND est perçue comme un homme. VIGNY écrit : *"Homme dans la tournure, le langage, le son de la voix"*. BALZAC à Mme HANSKA (février 1838) *"Le camarade George SAND... Elle est garçon... Elle a les traits de l'homme, ergo elle n'est pas femme..."*. CHOPIN lui-même la première fois où il la voit : *"Est-ce vraiment une femme ? "*. CHOPIN inversement est perçu comme une femme. SAND (à Mme MARLIANI) : *"Ce CHOPIN, c'est une fille"* ou encore : *"cet ange beau comme une grande femme triste"*.

CHOPIN cultive l'élégance des vêtements, vit dans un cadre très raffiné, fait tendre les murs de tissus gris perle, pose des rideaux de soie blanche, des meubles en bois de citronnier sur des tapis persans, a un appartement rempli de fleurs, loue un cabriolet, s'habille chez les meilleurs tailleurs de Paris, porte des gants de chevreau blanc...

G. SAND, dès son enfance parcourt la campagne en blouse et pantalon, comme un petit paysan ; à Paris, elle n'hésite pas à s'habiller en homme : une redingote-guérite en drap gris, assortie d'un pantalon et d'un gilet de même matière et de même couleur, un chapeau gris, une grosse cravate de laine et une paire de bottes. Pour cela elle a dû demander au préfet une autorisation de travestissement. Cette tenue lui permet de fréquenter les tribunaux, d'assister à des séances de la Chambre des Pairs, d'aller au spectacle.

CHOPIN a le souci des conventions ; A Paris, SAND et CHOPIN ont deux appartements, CHOPIN cache à ses parents sa liaison et son installation à Nohant. Il fait poster ses lettres depuis Paris par son ami Julian FONTANA. Il s'efforce de conserver un secret qui est un secret de Polichinelle. Parlant de SAND, il dit *"mon hôtesse", "la maîtresse de maison"* ou *"Mme Sand"*.

G. SAND au contraire, s'est affranchie de toute contrainte : *"L'opinion est une prostituée qu'il faut mener à grands coups de pied au derrière*". Elle affuble CHOPIN de surnoms qui nous font sourire : Chip, Chop, Chipette, Chopinsky. CHOPIN appelle SAND, Aurora, n'appréciant pas le prénom masculin qu'elle s'était donné.

G. SAND est une femme heureuse de vivre au milieu de la nature, d'explorer les environs de Nohant, de faire de la botanique. CHOPIN : *"Je ne suis pas fait pour la vie à la campagne mais l'air pur est une jouissance pour moi"*.

Autre différence : G. SAND travaille vite, (*La Mare au Diable*, dédicacée à CHOPIN a été écrite en 4 jours seulement) elle a produit une œuvre impressionnante (un peu comparable à celle de BALZAC). Elle travaille toutes les nuits dans l'urgence pour satisfaire les directeurs de journaux car ses romans paraissent en feuilleton. Chopin travaille tout différemment. Ses œuvres sont courtes : les plus significatives (à l'exception des 3 sonates) ne dépassent pas la dizaine de minutes. Nombre d'entre elles ne dépassent pas cinq minutes. Elles sont toujours écrites dans la douleur. G. SAnd nous met au cœur du processus de création chez CHOPIN : *" Sa création était spontanée, miraculeuse. Il la trouvait sans la chercher, sans la prévoir. Elle venait sur son piano, soudaine, complète, sublime. Mais alors commençait le labeur le plus navrant auquel j'aie jamais assisté. C'était une suite d'efforts, d'irrésolutions et d'impatiences pour ressaisir certains détails... Ce qu'il avait conçu tout d'une pièce, il l'analysait trop en voulant l'écrire et son regret de ne pas le retrouver net le jetait dans une sorte de désespoir. Il s'enfermait dans sa chambre des journées entières, pleurant, marchant, brisant des plumes, répétant et changeant cent fois une mesure, l'écrivant et l'effaçant autant de fois et recommençant le lendemain avec une persévérance minutieuse et désespérée. Il passait six semaines sur une page pour en revenir à l'écrire telle qu'il l'avait tracée du premier jet."*

Ajoutons à cela des divergences politiques. Ils sont aux antipodes l'un de l'autre. SAND est socialiste, elle s'oppose vigoureusement à la Restauration et à la Monarchie de Juillet, elle participe activement à la révolution de 1848, elle fait même partie du cabinet du ministre de l'intérieur LEDRU-ROLLIN. Que ce soit à Nohant ou à Paris, elle reçoit beaucoup de Républicains. Chez elle CHOPIN assiste parfois aux débats passionnés de ces personnages. Lorsque G. SAND essaie de connaître le point de vue du musicien, elle ne s'attire que des sarcasmes.

"CHOPIN goûtait peu l'entourage de G. SAND. Les doctrines socialistes, écrit Solange dans une lettre de 1896, *les idées égalitaires l'ennuyaient à mourir, même au plus fort de sa passion pour la dame de Nohant. Il souriait en disant : il faut bien que la Maman s'amuse"*.

CHOPIN est un conservateur, il dit même préférer *"les Carlistes aux Philippards"* ne serait-ce que parce qu'il préfère la tenue vestimentaire des premiers ! (les Carlistes sont les tenants de la Restauration, les Philippards, ceux de la Monarchie de Juillet).

Ajoutons encore des divergences religieuses. CHOPIN est un catholique très traditionaliste. G. SAND, après une période mystique, rejette de plus en plus le catholicisme, ne croyant ni à l'enfer ni au diable, ni à la confession, refusant tous les dogmes de l'Eglise catholique. *"Etranger à mes études, à mes recherches et par suite à mes convictions, enfermé qu'il était dans le dogme catholique"* écrit-elle.

Et puis surtout CHOPIN est un écorché vif, d'une sensibilité maladive constamment en proie à ce que CHATEAUBRIAND appelle *"mélancolie"*, MUSSET *"mal du siècle"*, BAUDELAIRE *"spleen"*, les Polonais utilisant le mot *"Zal"*. CHOPIN est d'une humeur inégale et fantasque, passant de l'engouement à l'aversion et réciproquement. Il semble même avoir souffert d'hallucinations à certains moments de sa vie.

"Mon attachement n'avait pu faire ce miracle de le rendre un peu calme et heureux... Je ne savais plus quels remèdes employer pour combattre l'irritation croissante des nerfs. La mort de son ami le docteur MATHUZINSKI et ensuite celle de son propre père lui portèrent deux coups terribles. Je fus obligée de passer bien des nuits dans une chambre voisine de la sienne, toujours prête à me lever cent fois de mon travail pour chasser les spectres de son sommeil et de son insomnie... les fantômes l'appelaient, l'enlaçaient..." écrit G. SAND.

CHOPIN est introverti. Pour se limiter au domaine de la musique du jour où il a entendu PAGANINI jouer du violon, il a compris qu'il pouvait en faire autant avec son piano et il a décidé de se passer d'orchestre etdonc de musiciens. C'est la raison pour laquelle il n'a plus écrit de concertos. Plus généralement, Il est imperméable à tous les courants artistiques de son temps, qu'ils soient littéraires, musicaux ou picturaux. Son monde est un univers clos où la lumière du monde extérieur pénètre peu. *"Il faudrait un microscope pour lire dans une âme où pénètre si peu de la lumière que consomment les vivants"*, écrit G. SAND dans *Lucrezia Floriani* ; Elle ajoute *"il ne comprenait que ce qui était identique à lui-même"*.

A l'opposé, SAND est extravertie. Outre ses préoccupations sociales qu'elle essaie de concrétiser dans son action politique, elle se soucie du bien-être des paysans vivant sur son domaine, elle reçoit chez elle à Nohant amis et connaissances, pour certains sur de longues périodes. Enfin elle vient en aide financièrement à ses amis dans le besoin, comme FLAUBERT ruiné à qui elle offre de racheter sa propriété de Croisset pour qu'il puisse y vivre jusqu'à la fin de ses jours. *"Le principal devoir de notre immense famille humaine, c'est d'aimer"* dit G. SAND.

On voit donc que tout les oppose et pourtant ils sont restés ensemble pendant presque dix ans.

Comment dans ces conditions une telle union a-t-elle pu durer si longtemps ?

Entre eux s'était noué un lien profond : *"J'avais pour l'artiste une sorte d'adoration maternelle très vive, très vraie. La tendre amitié que m'inspirait CHOPIN..."*. *"Je le soigne comme mon enfant et il m'aime comme sa mère"* écrit-elle ; C'est une des clés qui permettent de comprendre cette relation.

CHOPIN de son côté, écrit : *"Les yeux d'Aurore ne brillent que lorsque je joue. Elle peut écrire en écoutant la musique, musique claire comme des paroles d'amour"*. *"Pour toi, Aurore, je ramperais sur le sol... je te donnerais tout, je ne veux vivre que pour toi, pour toi, je veux jouer de douces mélodies"*. (1er séjour à Nohant).

De fait, Nohant agit sur CHOPIN comme une pause à son mal de vivre. Le musicologue Dominique JAMEUX observe que les œuvres écrites à Nohant sont plus souvent que par le passé écrites en mode majeur ce qui selon lui témoigne d'une stabilisation psychique. La grande sonate op 58 écrite à Nohant est une œuvre pleine de santé. Mais du jour où CHOPIN quitte Nohant, il se sent perdu, il ne compose plus rien. Ainsi, avec Nohant, G. SAND a offert à CHOPIN un environnement matériel, naturel et spirituel propice à la création. Nohant est le lieu où malgré tout, il a été heureux. Hors de Nohant, il lui manque le calme de la campagne qui lui rappelle sa campagne polonaise, les longues matinées de travail, son piano sur lequel il improvise à la recherche de l'idée musicale, de la note bleue, le salon l'après-midi, le parc, les longues discussions avec DELACROIX et Pauline VIARDOT, les couchers de soleil dans la fraîcheur du jardin, mêlés aux parfums du soir, les pantomimes, les excursions avec les hôtes de passage et sans doute aussi sa compagne qui écrit dans la pièce voisine. C'est tout cela que lui a apporté G. SAND. D'ailleurs, il écrit le 6 août 1848, un an après la rupture : *"En vérité je n'ai en tête aucune idée musicale : je ne me trouve plus dans mon élément J'ai l'impression que je suis un âne à un bal masqué"*. *"Je suis une chanterelle de violon sur une contrebasse"*.



Inversement CHOPIN a influencé SAND : il a sans doute été à l'origine du théâtre de marionnettes de Nohant et surtout il a nourri la culture musicale de G. SAND. CHOPIN avait un talent inattendu pour l'imitation, la parodie et la caricature. Dans *Histoire de ma vie* G. SAND écrit : *"Tout à coup... il se tournait vers une glace... arrangeait ses cheveux et sa cravate et se montrait subitement transformé en anglais flegmatique, en vieillard impertinent, en anglaise sentimentale et ridicule, en juif sordide."*

On connaît aussi cette réplique de l'acteur BOCAGE, ami de G. SAND : *"Quel dommage que ce garçon se soit fourvoyé dans la musique ! Il avait en lui l'étoffe d'un comédien de premier plan*". Ainsi, CHOPIN est sans doute à l'origine de la création du théâtre de marionnettes de G. SAND à Nohant. Elle écrit dans *Le Temps* en 1876 un mois avant sa mort : *"Le tout avait commencé par la pantomime et ceci avait été l'invention de CHOPIN ; il tenait le piano et improvisait, tandis que les jeunes gens mimaient des scènes et dansaient des ballets comiques. Je vous laisse à penser si ces improvisations admirables ou charmantes montaient la tête ou déliaient les jambes de nos exécutants. Il les conduisait à sa guise et les faisaient passer, selon sa fantaisie du plaisant au sévère, du burlesque au solennel, du gracieux au passionné. On improvisait des costumes afin de jouer successivement plusieurs rôles. Dès que l'artiste les voyait paraître, il adaptait merveilleusement son thème et son accent à leur caractère. Ceci se renouvela durant trois soirées, et puis le maître, partant pour Paris nous laissa tout excités et décidés à ne pas laisser perdre l'étincelle qui nous avait électrisés".*

CHOPIN a par ailleurs nourri la culture musicale de G. SAND. La musique a certes toujours occupé une place importante dans la vie de G. SAND : sa grand -mère était musicienne et chantait fort bien. Elle-même jouait du piano et de la harpe. Avant de se lier avec CHOPIN, elle fut l'amie de LISZT qu'elle écoutait avec tant de passion qu'elle s'asseyait sous son piano. Mais c'est en 1842, pendant sa relation avec CHOPIN que G. SAND a sans doute écrit le roman musical le plus fort du XIXe, et peut-être son œuvre majeure, *Consuelo*. Pauline VIARDOT la cantatrice a servi de modèle à son héroïne. On trouve dans ce roman une formidable documentation sur le monde musical du siècle des Lumières. On y parle de PORPORA, de HAYDN, de la musique à Venise, à Vienne. La phrase suivante : *"Il y a longtemps que l'harmonie des sons lui avait semblé répondre d'une certaine manière à l'harmonie des couleurs"* nous montre que ce n'est pas en vain que G. SAND a assisté aux conversations entre DELACROIX et CHOPIN. Elle a été un critique musical d'exception. Elle n'hésite pas à comparer CHOPIN à BACH ou à MOZART ; elle a compris son génie et il faut convenir qu'elle a vu juste. Elle écrit: *"Un jour viendra où tout le monde saura que ce génie aussi vaste, aussi complet, aussi savant que celui des grands maîtres qu'il s'était assimilés, a gardé une individualité encore plus exquise que celle de J.S BACH, encore plus puissante que celle de BEETHOVEN, encore plus dramatique que celle de WEBER. Il est tous les trois ensemble et il est encore lui-même, c'est-à-dire plus délié dans le goût, plus austère dans le grand, plus déchirant dans la douleur".*



CONCLUSION :

Pour conclure, on peut dire que le témoignage de G. SAND est d'une grande lucidité, ce qui ne veut pas dire qu'il soit impartial. Aucun texte d'ailleurs n'est impartial, Pas plus les autobiographies qui sont des reconstructions *a posteriori* que les correspondances où les sentiments des protagonistes sont mis à nu mais ont leur propre vérité qui n'est pas forcément une vérité objective. Les biographes pour beaucoup d'entre eux obéissent à des partis pris idéologiques assez pesants et penchent pour CHOPIN. Ils montrent une George peu sympathique, égoïste, exagérant ses défauts et négligeant ses qualités. Cependant, une des biographies de CHOPIN, celle de Piero DE MARTINI reconnaît *"une certaine crédibilité à la vision des choses de G. SAND ; G. SAND est une personnalité forte, dotée d'une intelligence très vive, et d'une sensibilité aiguisée. [...]. Le rapport de CHOPIN et de SAND est celui de deux esprits qui vivent côte à côte une expérience artistique, l'un replié de manière quasi névrotique sur ses compositions, l'autre appliquée avec fougue dans sa création littéraire mais pleine du désir de comprendre, d'encourager, de protéger son compagnon. Enfin nous ne devons pas oublier la tâche difficile qu'elle a assumée pendant huit années face à CHOPIN, l'exigent, l'égocentrique, le malade incurable. Sans elle, CHOPIN n'aurait probablement pas écrit les chefs d'œuvre de la deuxième moitié de sa vie."* Dominique JAMEUX partage la même analyse dans son livre *Chopin ou la fureur de soi*, quand il reconnaît en CHOPIN un génie de la musique mais affirme qu'il n'aurait pas voulu passer ses vacances avec lui. Comme l'a parfaitement vu PROUST dans *Contre SAINTE-BEUVE* : il y a un gouffre entre le Moi social et le Moi créateur.



On peut laisser une dernière fois la parole à G. SAND qui en quelques mots résume le personnage qui a exercé sur elle une telle fascination : *"Notre histoire à nous n'avait rien d'un roman. J'acceptais toute la vie de CHOPIN telle qu'elle se continuait en dehors de la mienne. N'ayant ni ses goûts, ni ses idées en dehors de l'art, ni ses principes politiques, ni son appréciation des choses de fait, je n'entreprenais aucune modification de son être. Je respectais son individualité, comme je respectais celle de DELACROIX et de mes autres amis engagés dans un chemin différent du mien. D'un autre côté CHOPIN m'accordait et je peux dire m'honorait d'un genre d'amitié qui faisait exception dans sa vie... Il avait sans doute peu d'illusions sur mon compte puisqu'il ne me faisait jamais descendre dans son estime. C'est ce qui fit durer longtemps notre bonne harmonie."*

"Les AMIS de LA SEYNE ANCIENNE et MODERNE"

Festival *SAND et CHOPIN en Seyne : 23/26 août 2017*

Conférences au Fort Napoléon, La Seyne-sur-Mer

A 86 ans, le Docteur François TRUCY, Provençal de vieille souche (sa famille vivait à Barjols en 1420) a derrière lui 37 années d'exercice de la médecine dans le laboratoire qu'il avait créé et 43 ans de vie publique.
Ancien maire de Toulon, ancien Vice-Président du Conseil Général du Var et Président de la Commission des Finances du Département du Var, il a siégé 28 ans au Sénat de 1986 à 2014.
Au Palais du Luxembourg, il occupa les fonctions de Secrétaire de la Commission des Finances et fut le Rapporteur Spécial du Budget de la Défense de 1989 à 2003. En 2002 il publia un premier Rapport d'Information sur les Jeux de Hasard et d'Argent en France, puis, au cours des années qui suivirent trois autres rapports sur le sujet. Maintenant à la retraite, il a retrouvé avec bonheur Toulon et une vie culturelle qu'il estime remarquable et à laquelle il contribue de son mieux. Il est membre titulaire de l'Académie du Var.
Sa conférence du 23 août 2017 : "George Sand, une femme d'exception".

Bernard HAMON a d'abord été capitaine dans la Marine marchande, puis pendant 29 ans un des cadres commerciaux de la société IBM. Passionné d'histoire, il entreprend parallèlement des études d'histoire et soutient en 1998 une thèse de doctorat sur George SAND à l'Université de Nanterre. Cette thèse sera publiée en 2001 sous le titre : « George SAND et la politique, "cette vilaine chose" ». Depuis il a écrit de nombreux ouvrages sur l'écrivain de Nohant et il a présidé pendant de nombreuses années l'association "Les Amis de George SAND".
Ses conférences des : - 24 août 2017 : " Un carnaval manqué, SAND et MUSSET à Venise".
- 25 août 2017 : "SAND et CHOPIN à Majorque : paradis et enfer".

Gilbert PAOLI est né à Foulques dans le Gard. Il a fait ses études au lycée Frédéric Mistral à Arles, puis à l'Université Paul Valéry à Montpellier. En 1972, il est reçu à l'agrégation de Lettres Classiques et commence alors une carrière d'enseignant qui le conduit à Rochefort, puis à La Seyne, d'abord au collège Marie Curie puis au collège Paul Eluard. En 2015, dans le cadre de l'Association des "Amis de La Seyne Ancienne et Moderne", il a présenté une conférence: "George SAND, un écrivain engagé".
Sa conférence du 26 août 2017 : "George SAND - CHOPIN, une relation complexe".

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion à la Société des Amis de la Seyne, sans abonnement au Bulletin :	**8 €**
Abonnement au Bulletin, *"Le Filet du pêcheur":*	**12 €**
Adhésion avec abonnement au Bulletin, membre actif de la Société :	**20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : **"Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne".**
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

Madame Chantal DI SAVINO
Les Bosquets de Fabrégas – n°14, 527 chemin de Mar-Vivo aux deux chênes
83500 La Seyne-sur-Mer.

NOM : ……………………………………………..Prénoms :………………………………………..
Adresse :……………………………………………………………………………………………….
Tél :……………………………………….............Adresse électronique :………………………………….



François TRUCY



Bernard HAMON



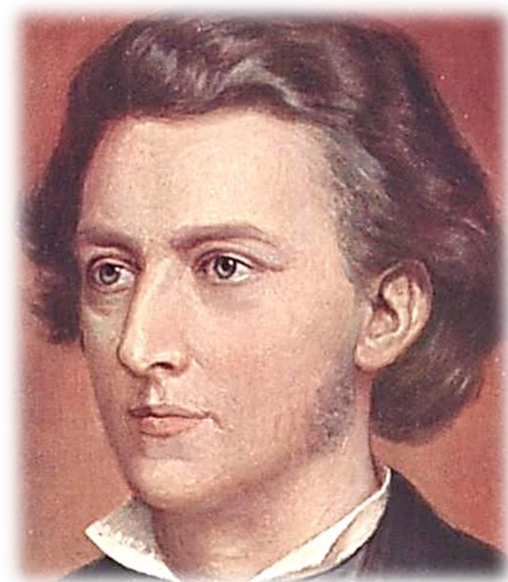
Gilbert PAOLI



George SAND



Alfred DE MUSSET



Frédéric CHOPIN

Fort NAPOLEON / LA SEYNE-SUR-MER

23-26 août 2017



